



# le paysan, l'expert et la nature

Sept fables  
et récits  
sur l'écologie  
et le développement  
dans les pays andins.

Pierre de ZUTTER

septembre  
1992

Éditions-Diffusion Charles Léopold Mayer  
38, rue Saint Sabin  
75011 Paris  
tel/fax : 01 48 06 48 86  
diffusion@eclm.fr  
www.eclm.fr

Les versions électroniques et imprimées des documents sont librement diffusables,  
à condition de ne pas altérer le contenu et la mise en forme.  
Il n'y a pas de droit d'usage commercial sans autorisation expresse des ECLM.

# le paysan, l'expert et la nature

---

Sept fables  
et recit  
sur l'écologie  
et le développement  
dans les pays andins.

Pierre de ZUTTER

*Les illustrations de couverture sont extraites des chroniques de Felipe Guaman Poma de Ayala, chroniqueur indien du Pérou du début du XVII<sup>e</sup> siècle. On peut y voir d'un côté (gauche) le paysan, de l'autre (droite), l'« expert », celui qui vient de l'extérieur, avec d'autres références que ceux qu'il visite : c'est l'homme du quantitatif, le comptable trésorier de l'Inca qui porte le « kippu » (corde) et le boulier.*

*FPH – octobre 1992*

# **TABLE DES MATIERES**

*Introduction : de l'étude à la fable (p. 5)*

## **1. LA FABLE DU PROJET ECOLOGIQUE**

*Histoire de Pépéa, l'enfant-graine (p. 9)*

## **2. LA FABLE DE LA RECHERCHE ECOLOGIQUE**

*Moi, la gringa et les paysans (Stephanie Zeiss) (p. 19)*

## **3. LA THEORIE ET LA PRATIQUE SONT TOUTES DEUX DES PROFESSIONNELLES**

*Quelques idées sur l'éducation dans les Andes (Eriberto Ventura Castrejon) (p. 31)*

## **4. LA FABLE DE L'ECOLE AMELIOREE**

*A propos de Médardo l'agronome et des écoles rurales (p. 51)*

## **5. LA FABLE DE L'URBANISATION RURALE**

*Reportage au centre communal de Chamis (p. 59)*

## **6. LA FABLE DU MODELE ECOLOGIQUE**

*Le lac de Mataracocha et le vision d'un témoin (p. 69)*

## **7. LA FABLE DE LA SANTE ECOLOGIQUE**

*La santé c'est la famille, ou chronique d'une recherche inachevée (p. 77)*

## **ANNEXES**

*1. Renseignements essentiels sur le projet pilote d'écosystèmes andins (p. 93)*

*2. Personnages principaux de ces fables et récits (p. 99)*



## Introduction DE L'ETUDE A LA FABLE

En 1989, le Programme des Nations Unies pour l'Environnement (PNUE ou, en anglais UNEP) nous chargea d'une étude sur un projet qu'il réalisait dans les Andes du Pérou depuis 1985. Il s'agissait du Projet Pilote d'Ecosystèmes Andins (PPEA). Etabli à l'ouest de Cajamarca, le PPEA était censé expérimenter de nouvelles idées et de nouvelles pratiques en vue de développer sans les détruire les zones les plus érodées des Andes.

Plusieurs institutions prenaient part à ce PPEA (ou Pépéa comme on dit à Cajamarca). En plus du PNUE, intervenaient (et interviennent encore) ; l'Institut National de Planification (INP) de Lima qui représente le gouvernement péruvien ; la Corporation Départementale de Développement de Cajamarca (CORDECAJ) qui est l'organisme exécutif ; l'Université Nationale de Cajamarca (UNC) qui est associée.

Cette étude, nous l'avons assumée en équipe avec François Greslou, Oscar Martínez Horna et Grimaldo Rengifo Vásquez. Il s'agissait de définir les enseignements que ces cinq années d'expériences du PPEA pouvaient nous apporter à tous : institutions, chercheurs, projets, paysans...

Près de cinq ans : c'est à la fois beaucoup et très peu. C'est beaucoup pour ceux qui croient posséder un remède-miracle et veulent simplement l'appliquer, le confronter avec la pratique. C'est au contraire très peu lorsqu'il s'agit de chercher des voies nouvelles.

Dans la trajectoire du PPEA, on retrouve justement un peu des deux tendances ; des recettes et des recherches. Le meilleur apport du PPEA nous a donc paru résider dans l'histoire de sa confrontation avec la réalité, dans son processus de rejet de multiples recettes préfabriquées pour préciser et approfondir de nouvelles pistes très importantes.

L'étude principale que nous avons préparée (et qui a été publiée en espagnol, à Lima, sous le titre « Bondades y tropiezos de la ecología en el desarrollo de la sierra andina ») tentait, dans la mesure du possible, de reprendre tout ce chemin parcouru, de le commenter, de le critiquer, de le stimuler.

Mais, en tant que responsable de la version finale de la plus grande partie de cette étude, j'ai ressenti le besoin de dépasser les limites et les impératifs de style d'un rapport assez ardu.

Car s'il est bien de vouloir décrire et commenter une histoire, les histoires sont surtout faites pour être racontées !

Alors, pour chacun des chapitres de l'étude, j'ai essayé de varier la présentation, non pas tellement pour dire les mêmes choses d'une autre manière mais surtout pour raconter des histoires.

C'est là ce que l'on trouve dans ce livre. Les sept « fables » ou « récits » ont chacun leur style. Car leurs auteurs sont différents.

Dans certains cas il s'agit d'auteurs vivants : j'ai inclus le témoignage de Stéfanie Zeiss, une étudiante allemande qui était venue au PPEA pour

préparer sa thèse. Après plusieurs mois de présence et peu de résultats utiles à son travail académique, elle se trouva à la croisée des chemins : ou bien elle remettait en cause les paysans qui n'auraient pas voulu collaborer avec elle ; ou bien elle se remettait elle-même en cause, ainsi que les schémas universitaires qui lui avaient dicté son approche de la réalité et toute sa recherche. Elle nous raconte le processus de ses illusions, de ses frustrations et de ses réflexions.

J'ai également incorporé un texte d'Eriberto Ventura Castrejón, dirigeant de Rondes Paysannes qui vit dans un village situé dans la zone de travail du PPEA. En mars 1989, nous avons offert à Eriberto la possibilité de diffuser ses idées et propositions sur toute une gamme de sujets. A partir des entretiens alors enregistrés par Angel Avendaño, nous avons retravaillé avec Eriberto un document sur la question éducative. Nous en fîmes ensuite une petite édition artisanale (avec le Groupe Tinkuy et la Fondation Van Leer) en août 1989. Ce texte acquiert ici une dimension spéciale.

Dans d'autres cas, il peut s'agir de différents auteurs supposés. Je n'ai pas voulu m'enfermer dans un mode unique et forcer les choses. Chaque fois, après avoir terminé la version formelle de l'étude, je me suis demandé : qu'est-ce qui vaudrait la peine d'être raconté et de quelle manière ?

Ainsi, j'ai essayé de me rapprocher du style des contes et fables et j'ai préparé l'histoire de « Pépéa, l'enfant-graine » pour présenter celle du Projet lui-même.

Une autre fois, j'ai utilisé la forme des récits à l'ancienne pour recréer le processus des réflexions et découvertes de Médardo l'agronome.

Par contre, j'ai choisi la formule du reportage lorsqu'il s'agissait de recueillir et de développer une conversation très réelle que j'avais eu avec des paysans de Chamis dans leur Centre Communal.

Enfin, j'ai inclus des témoignages directs. Aussi bien le mien propre au sujet des tentatives d'exploitation du lac de Mataracocha que celui de toute notre équipe de travail lors de l'élaboration de cette étude et lors de la découverte de nouvelles possibilités d'interprétation sur la santé de l'environnement et sur l'idée de famille.

Il est bien difficile de sauter aussi rapidement, pour une même question, d'un style « formel » à un autre plus aimable. Il m'aurait fallu plus de temps entre l'un et l'autre afin de me libérer de la première version avant de m'attaquer à la seconde. Mais l'idée fondamentale de ces histoires est qu'elles puissent être racontées à haute voix plutôt que d'être lues individuellement. Alors, ami lecteur, si l'un de ces récits te semble utile, prends-le comme un brouillon et améliores-le toi-même au fur et à mesure que tu le raconteras aux tiens.

Si, pour cela, tu as besoin de quelques informations complémentaires, utilise les Renseignements Essentiels sur le PPEA qui se trouvent en annexe. Et si tu veux en savoir encore plus sur toute cette histoire du Projet, nous te recommandons les livres suivants :

Δ « Campesinos y medio ambiente en Cajamarca » (Paysannat et environnement à Cajamarca) d'Alois Kohler et Hermann Tillmann, publié en 1988 à Lima par Mosca Azul. C'est une étude faite en 1985 sur la zone du Projet, avec de nombreuses informations sur ce que pensent et font les paysans.



Δ « Recursos Naturales y Desarrollo » (Ressources naturelles et développement) de François Greslou et Pierre de Zutter, publié à Lima en 1989 par Editorial Horizonte. Ce livre recueille et commente une série de débats et d'expériences quant à l'écologie, la société et la nature dans les hautes montagnes des Andes (à partir d'un séminaire international organisé en 1989 à Cajamarca par le PPEA).

Δ « Bondades y tropiezos de la ecología en el desarrollo de la sierra andina » (Bienfaits et limites de l'écologie dans le développement des montagnes des Andes) de Pierre de Zutter, François Greslou, Oscar Martínez et Grimaldo Rengifo, publié à Lima en 1990 par Editorial Horizonte. Il s'agit de l'étude dont nous venons de parler sur les apports de cinq ans de travail du PPEA.

Pierre de Zutter  
avril 1990



## LA FABLE DU PROJET ECOLOGIQUE

### Histoire de Pépéa, l'enfant-graine

*Il était une fois...  
L'histoire de Pépéa pourrait commencer à  
la manière d'un conte, ou d'une fable. Et  
elle aurait elle aussi une morale.  
Mais les contes et les fables se  
construisent autour de leur morale, afin de  
l'expliquer et de la justifier. Dans notre cas  
c'est différent. Nous avons une histoire.  
Mais chacun en tire une morale différente,  
celle qui lui convient le mieux, celle qu'il  
arrive à lui trouver à un moment donné.  
C'est pour cela que nous avons repris la  
vie de Pépéa et tenté de découvrir nous  
aussi une morale utile à tous. Nous avons  
essayé. Voici « notre » fable.*



Pépéa était une enfant-graine. Tout au début, elle ne portait pas ce nom. D'ailleurs personne ne la connaissait. Sauf ses parents.

Sa mère s'appelait Ecologie. Elle était de la famille Occidentale et elle consacrait sa vie à s'occuper de sa sœur. Nature, si maltraitée par son mari, Homme.

Son père se nommait Younep. C'était un jeune monsieur déjà assez connu qui descendait des familles Gouvernements et Experts. Il aidait Ecologie à essayer de protéger Nature.

A la naissance de Pépéa, l'un des plus savants entre les grands-parents Experts vint lire son avenir et prédit : **« Cette enfant-graine a une grande mission à remplir. Elle doit apprendre aux Hommes à vivre dans les montagnes sans les détruire. Il nous faut lui trouver une famille adoptive où elle puisse grandir sur les hauteurs et apprendre le langage des Hommes afin de pouvoir ensuite les instruire. »**

Aussitôt les grands-parents Gouvernements tombèrent d'accord. L'un des plus riches parmi eux, Allemagne, du clan des Europes, offrit de payer les frais pendant l'apprentissage de Pépéa. Les clans les plus pauvres, c'est-à-dire les Afriques, les Amériques et les Asies, discutèrent entre eux pour savoir qui l'accueillerait.

La décision se fit finalement en faveur du clan des Amériques, spécialement du sous-clan des Andes. On choisit le grand-père Gouvernement Pérou. Il affirma : **« A Cajamarca, j'ai un domaine où les Hommes ont fait autrefois bien des dégâts mais où ils ont à présent des expériences qui pourraient être très utiles pour l'enfant-graine. Nous l'appellerons Pépéa. »**

Sur le domaine Cajamarca, il y avait un régisseur du nom de Cordeca. On y trouvait également une institutrice pour les enfants qui s'appelait Université. Tous furent d'accord pour recevoir l'enfant-graine Pépéa et s'occuper d'elle.

Les grands-parents Experts envoyèrent une délégation en visite sur le domaine, en compagnie du grand-père Gouvernement Pérou. Ils se réunirent avec le régisseur et l'institutrice, de même qu'avec certains voisins : Sesa, Edao, Chim et d'autres. Ils virent qu'une ferme appelée Chamisse pourrait convenir à Pépéa et décidèrent que c'est là qu'elle serait élevée et semée, en compagnie du métayer Paysans qui y vivait et y travaillait.

Pour donner plus de valeur à leurs accords, ils signèrent un contrat, ce qui, dans la langue des familles Experts et Gouvernements, se dit Prodoc.

Ils y consignèrent ce que chacun devrait faire. Le père, Younep, gérerait l'argent fourni par grand-père Allemagne pour payer les études et l'habit de Pépéa. Quant au grand-père Gouvernement Pérou, il se chargerait de son alimentation ainsi que d'offrir à Paysans quelques compensations pour sa collaboration, tout cela par le biais du régisseur Cordeca et de la maîtresse Université.

C'est ainsi qu'un jour l'enfant-graine Pépéa arriva à Cajamarca.

Mais elle n'eut pas de chance. Le grand-père Gouvernement Pérou change de chapeau tous les cinq ans et, tant qu'il ne s'habitue pas au nouveau, tout est

paralysé, rien ne peut se faire. Surtout que, dans tous ses domaines, tout le personnel doit utiliser le même couvre-chef.

Pour la première fois de sa vie, Gouvernement Pérou était en train de se mettre un chapeau très spécial, en forme d'étoile. Et, dans cette affaire, le domaine de Cajamarca avait un peu perdu la tête car Cordeca n'arrivait pas à se décider entre plusieurs styles d'étoile.

Au même moment, l'institutrice Université était également malade. On venait de lui diminuer son salaire et c'est à peine si on le lui payait : elle était bien mal nourrie et surtout pleine de ressentiment contre l'administrateur Cordeca.

Toute seule, mais pleine d'enthousiasme, Pépéa décida de ne pas perdre de temps et de faire la connaissance de son nouveau berceau. Elle marcha jusqu'à la ferme de Chamisse et y rencontra le métayer Paysans.

Là aussi elle manqua de chance : Paysans ne savait rien à son sujet. Oh, bien sûr, on lui avait parlé de l'arrivée de Pépéa, mais sans rien lui expliquer. On lui avait juste fait miroiter des tas de merveilles à venir s'il acceptait la présence de l'enfant-graine.

Et Paysans restait méfiant. Car les maîtres et régisseurs du domaine lui avaient toujours fait beaucoup de promesses mais ils ne les avaient jamais tenues. A présent, bien que la ferme soit sa vie, la terre de ses parents et de ses ancêtres, il n'avait même pas été consulté sur la venue de Pépéa.

L'enfant-graine se fit toute petite. Elle jura qu'elle n'était pas venue pour l'embêter, encore moins pour lui retirer quelque chose. Elle expliqua qu'elle désirait simplement vivre un temps avec lui. Et qu'elle pourrait lui apprendre certaines choses qu'elle tenait de sa mère, Ecologie Occidentale. Ainsi lui, qui est Homme, saurait mieux s'occuper de son épouse Nature et celle-ci ne serait plus malade et tous s'en sentiraient beaucoup mieux.

Paysans n'y comprenait rien. Il ne connaissait pas Ecologie Occidentale. Il n'entendait rien à cette histoire d'une épouse Nature.

Mais il offrit d'y réfléchir. Car Pépéa n'essayait pas de s'imposer et elle lui avait dit qu'elle ne resterait pas contre son gré. Et puis... il se rappelait les cadeaux promis pour qu'il accueille l'intruse !

Les premiers mois de Pépéa sur le domaine de Cajamarca furent très durs. Tellement durs qu'elle faillit en mourir.

Cordeca et Université étaient tout le temps en train de se disputer entre eux et la délaissaient. Bien pire, ils la tiraillaient afin de se l'approprier, elle et les bagages que lui avait remis Younep.

Pire encore : Cordeca essayait de la forcer à porter le chapeau-étoile. En tapant dessus, il voulait le lui faire entrer sur la tête. Et comme il ne se décidait pas entre les différents types d'étoile, parfois il lui en enfonçait une à trois branches, parfois à quatre, ou à cinq, ou à six, puis de nouveau il le lui retirait pour lui remettre la première.

Il ne lui donnait pas non plus grand chose à manger. La pauvre petite languissait. A peine avait-elle la force de se traîner jusqu'à Chamisse et d'y causer avec Paysans.

Younep et Gouvernement Pérou finirent par s'en rendre compte. Ils vinrent au domaine de Cajamarca pour voir ce qu'il était advenu de la fillette et dirent : « **Ou bien cela s'arrange, ou bien Pépéa s'en va** ».

Cordeca promit alors que les choses allaient s'améliorer, tandis qu'Université prenait un air à la fois offensé et indifférent.

Il fut décidé de laisser une dernière chance au domaine de Cajamarca.

Plus tard, le temps passant, les choses s'arrangèrent un peu et Pépéa alla mieux. Pour sûr, elle était toujours un peu mal nourrie. Les vêtements que Younep lui avaient donné étaient tout rapiécés.

Mais Cordeca apprit à mieux s'en occuper, à la traiter avec un peu plus de considération. Il en arriva même à s'intéresser à ce qui se passait sur la ferme Chamisse.

Même Université commença à changer d'attitude. Elle se rapprocha de Pépéa. Elle ne cherchait plus seulement à la contrôler en lieu et place de Cordeca. Elle parlait avec la fillette, collaborait avec elle, l'écoutait quand celle-ci racontait la vie à Chamisse.

Pépéa elle-même était méconnaissable. Elle n'était pas devenue grande et costauda comme l'avaient supposé Ecologie et Younep. Elle était plutôt petite et menue, mais forte et résistante. Elle s'était adaptée et transformée pour apprendre à vivre sur le domaine Cajamarca.

C'est pour cela que, tandis que certains grands-parents Experts lui faisaient des analyses et la trouvaient malade puisque, selon leurs manuels, il lui manquait un peu de ceci ou un peu de cela, d'autres grands-parents Experts affirmaient que non, qu'elle était bien saine, qu'être capable de vivre en fonction des possibilités existantes et de s'adapter quand ces possibilités changent, c'est faire preuve de santé.

Pépéa avait appris à vivre et c'était là son grand triomphe, même si cela avait absorbé toutes ses énergies pendant longtemps.

Morale...

Morale ? La fable est-elle finie ?

Que non ! Ce n'est là qu'une partie du conte. La moins intéressante. Parce la plus passionnante ne concerne pas le domaine Cajamarca mais plus précisément ce qui se passa à Chamisse même, entre Paysans et Pépéa.

Pépéa était une enfant-graine. Mais il n'est pas facile d'être en même temps une fillette et une graine. Surtout lorsque l'on appartient à la famille Occidentale car, chez elle, les enfants sont traités comme de petits animaux irresponsables qu'il faut dresser et bourrer d'études et de nourritures, alors que les graines y sont considérées comme des objets à manipuler pour qu'ils produisent de plus en plus.

La vie de Pépéa n'était donc pas très commode.

D'un côté, elle devait suivre toutes les normes et les études que les adultes-tuteurs avaient inventé pour la contrôler et l'éduquer. D'autre part, elle devait démontrer être une bonne petite graine en produisant rapidement beaucoup de fruits qui transformeraient la ferme Chamisse.

En petite fille obéissante, elle commença par se consacrer à toutes les tâches dont elle avait été chargée. Par exemple à des études et des inventaires de la ferme.

Chaque fois qu'elle parcourait Chamisse, elle emmenait avec elle une sacoche qu'elle appelait Herbière et où elle rangeait soigneusement toutes les plantes de la campagne. Elle inscrivait leurs noms, elle demandait à Paysans à quoi elles servaient, elle les montrait aux grands-parents Experts qui lui rendaient visite et ceux-ci corrigeaient ou ajoutaient et lui disaient ce qu'elle devait encore faire.

C'était la même chose avec les morceaux de terre de la ferme qu'elle plaçait dans un autre coin de sa sacoche. Elle les nommait Echantillons et les envoyait à certains voisins ou aux grands-parents Experts pour qu'ils les étudient dans leurs laboratoires.

Elle avait également un crayon et un cahier. Elle y notait, de son écriture appliquée, tout ce qu'elle voyait et écoutait. Ensuite elle en faisait de belles lettres, nommées Rapports, qu'elle envoyait aux grands-parents.

Tout cela n'était pas suffisant. Un jour, un grand-père Expert lui fit parvenir une grosse caisse pleine d'appareils appelés Mesure. Elle en plaça quelques-uns à un endroit pour lire le climat, d'autres dans d'autres coins pour mesurer l'eau qui coulait après la pluie et la terre ainsi emportée.

Pépéa était toujours très affairée, allant de ci, de là. Paysans la regardait taire et ne disait rien.

Paysans ne comprenait pas bien ce qui se passait mais il ne s'y opposait pas, ou seulement par moments, quand il en avait assez et que sa patience était à bout.

De plus, il avait quelque espoir d'apprendre quelque chose, une vague espérance que la présence de Pépéa finisse par lui être utile.

La fillette lui avait appris un jeu qui s'appelait Stages de Formation. Ils y passaient des heures tous les deux. Paysans n'était jamais allé à l'école mais il savait que c'était quelque chose dans le genre. Pépéa le faisait s'asseoir et jouait à la maîtresse. Elle lui posait des questions sur ce qu'il savait de la terre, des nuages, des arbres, des animaux, des cultures, des eaux. Il répondait et Pépéa notait tout dans son petit cahier.

Ensuite elle expliquait et expliquait. Elle lui parlait d'autres mondes lointains où il existe des choses que l'on appelle Renouvelables, Non-Renouvelables, Rationnelles, Sciences et tant d'autres noms. Elle le grondait gentiment en lui disant que lui ne s'occupait pas bien de la ferme Chamisse. Elle lui apprenait des trucs différents pour planter un arbre, construire une maison, transformer les ordures en composte et en vie.

Pépéa lui offrait également ses services. Elle lui disait :

- **« Moi je suis aussi une petite graine. Je viens sous l'apparence d'une fillette mais je suis une petite graine créée par ma mère Ecologie. Si tu m'adoptes et me sèmes sur la ferme, je ferai que Chamisse se charge à nouveau de belles récoltes, que les pluies recommencent à tomber en abondance sans emporter la bonne terre qui sert aux cultures. Tu auras beaucoup de travail mais tu n'auras plus besoin d'aller en ville pour obtenir tes aliments ; tu pourras tout avoir ici. »**



Paysans répondait alors :

- **« Moi je ne connais pas ta mère. Ton père Younep oui, car je l'ai vu le jour où il t'a amenée, mais pas ta mère. Peu importe. J'aime faire des essais. On fera un tout petit essai. Mais, d'abord, viens donc m'aider un peu car j'ai du travail. »**

Là, c'était une épreuve à laquelle Paysans soumettait Pépéa. Il en avait vu venir beaucoup de ces étrangers qui aiment à donner des leçons et à commander mais qui détestent travailler aux champs.

Au cours des mois où elle avait parcouru Chamisse toute seule, pendant que Cordeca et Université se disputaient, Pépéa avait un peu appris à connaître Paysans. Elle se rendit compte que, si elle refusait, il ne la croirait jamais plus, il n'aurait plus aucune considération pour elle.

Alors, elle lui donna un coup de main, elle travailla et se salit. Comme elle n'avait pas grande expérience de ce genre de tâches, son aide n'était pas des meilleures. Mais Paysans remarqua sa bonne volonté. Il vit qu'elle acceptait de cultiver la terre avec lui, de s'asseoir avec lui pour boire la chicha de maïs fermenté. Et il lui dit qu'ainsi ils pourraient être amis.

Ils continuèrent comme cela pendant longtemps.

Pépéa accompagnait Paysans dans bien des labeurs et elle l'appuyait aussi dans quelques constructions qu'il voulait réaliser. Elle obtenait des différents grands-pères quelques matériaux qui manquaient et que Cordeca ne pouvait lui donner ; elle montrait à Paysans certaines techniques qu'il ignorait...

En échange, celui-ci acceptait que Pépéa continue ses études et ses inventaires. Il lui laissait des petits lopins de la ferme pour ses essais et ses démonstrations. Il jouait aux Stages de Formation et à un autre jeu appelé Pratiques de Terrain.

Il avait même admis de signer un engagement de collaboration dans le style qu'aiment les Experts et les Gouvernements. On ne l'appelait plus Prodóc : on l'avait traduit par Accords Francs.

Sur le domaine Cajamarca, quelques personnes commencèrent à s'émerveiller. Paysans avait la réputation d'être un ours et un rebelle. Cependant il s'entendait bien avec Pépéa sans que celle-ci ne fasse beaucoup de promesses ni de cadeaux.

Pépéa avait aussi appris à se faire des amis sur le domaine. A tous ceux que cela intéressait, elle montrait ce qu'elle trouvait dans ses études et inventaires. A l'occasion, elle leur présentait aussi les grands-parents Experts qui venaient en visite. Alors, et bien que certains la traitèrent de folle quand elle commença à raconter ce que Paysans lui apprenait à elle, d'autres furent, au contraire, très intéressés.

Car, pendant toutes ces heures où Pépéa et Paysans travaillaient ou jouaient ensemble, celle-ci s'était mise à voir bien des choses qu'il faisait et dont elle ne s'était pas rendue compte au début. A entendre aussi des choses qu'il lui avait déjà dit mais qu'elle n'avait pas écoutées la première fois.

Paysans n'essayait pas de l'instruire comme dans le jeu des Stages de Formation, il ne jouait pas à l'instituteur. Mais, à travers ses actes et ses commentaires, il en disait énormément sur tout ce que Pépéa désirait savoir depuis le début.

Pépéa découvrit ainsi que Paysans n'avait rien compris lorsqu'elle lui parlait de l'épouse Nature mais que lui tenait à sa mère Terre et à son père Montagne et que, de ce côté-là, ils pourraient se comprendre.

Elle vit que s'il ne connaissait pas sa mère à elle, Ecologie Occidentale, il pratiquait de son côté, et selon ses possibilités, bien des choses qu'elle-même était chargée de diffuser et d'enseigner. Mais il le faisait à sa manière et il le disait avec d'autres mots.

Elle trouva qu'il faisait également bien d'autres choses dont sa mère Ecologie ne lui avait jamais parlé et qui lui semblèrent fort intéressantes.

Elle se rendit compte que Paysans avait une véritable dévotion pour sa mère Terre et son père Montagne, un amour bien plus grand et plus fort que celui que les grands-parents Experts et Gouvernements ressentait pour Nature. Que, lorsque Paysans réalisait quelque chose qui pouvait faire du mal à Terre et Montagne, c'était seulement parce qu'il n'avait pas le choix. Et il leur en demandait pardon ; il se sentait un fils indigne, il acceptait son châtement.

Pépéa commença à rêver. Grâce à son amitié avec Paysans et à la confiance obtenue, elle devrait pouvoir rester, travailler ensemble, apprendre l'un de l'autre, faire quelque chose de grand pour la ferme Chamisse et le domaine Cajamarca, pour toutes les terres de Gouvernement Pérou et celles du clan des grands-parents Andes.

Elle pourrait être plantée par Paysans comme une petite graine et elle offrirait alors ses meilleurs fruits. Enfin ! Car jusqu'à présent Paysans n'avait fait que jouer et travailler avec la fillette Pépéa mais il n'avait jamais voulu planter la petite graine Pépéa.

Ce n'était pas si facile. Elle avait besoin du consentement de tous, du régisseur du domaine Cajamarca et de l'institutrice Université, des grands-parents Experts et Gouvernements qui commandaient à sa mère Ecologie et à son père Younep.

Quelques-uns s'opposèrent. Ils dirent qu'elle allait s'y perdre, se dénaturer ! Que son devoir était d'instruire Paysans en l'amenant à la science et au rationnel ! Que Pépéa pouvait profiter quelque peu de ce que savait Paysans mais qu'elle ne devait jamais le traiter comme un égal ! Que ses pairs c'étaient eux, et qu'ils étaient les seuls à même de décider ce qu'il y avait de bon ou de mauvais dans ce que faisait et savait Paysans !

Pire encore, la majorité ne fut même pas intéressée. Beaucoup d'Experts et de Gouvernements avaient bien d'autres choses à faire, des choses si importantes que, pour eux, ces histoires de montagnes n'étaient que des brouilles. Ils l'abandonnèrent à nouveau.

Alors Pépéa voulut demander à Paysans ce qu'il en pensait et ce qu'il proposait. Il lui répondit que ça allait bien comme ça, « **ensemble comme des amis, presque comme une famille** ». Tout au plus souhaitait-il qu'elle fasse un peu plus d'efforts dans le travail.

Mais il ne proposa rien de plus.

Quelques mois plus tard, Pépéa découvrit pourtant quelque chose de nouveau. A retardement, elle se rendit compte que Paysans lui en avait dit

beaucoup quand, ce jour-là, il lui avait répondu « presque comme une famille ». Elle n'était pas en famille avec lui, ils n'étaient qu'amis !

Car, lorsque Paysans voulait se mettre d'accord avec l'un de ses semblables, il ne signait pas de contrat, ni de Prodoc, ni d'Accords Francs : ils se faisaient compères, ils se faisaient famille.

Pépéa commença à comprendre pourquoi Paysans ne l'avait jamais plantée, elle, comme une petite graine dans la ferme Chamisse. C'était parce que, pour lui, Chamisse n'était pas une simple ferme du domaine, c'était sa Chacra et Chacra était famille.

Pour pouvoir être plantée comme une petite graine, elle devrait, elle aussi, se faire admettre dans la famille. Par exemple, elle pourrait se faire la bru de Paysans afin qu'ils apprennent à être famille ensemble. C'est justement ce que faisait toujours Paysans avec les nouvelles petites graines qu'il se procurait et qui l'intéressaient finalement beaucoup.

Pépéa comprit pourquoi Paysans ne le lui avait pas proposé directement. Parce que cela ne dépendait pas d'elle-même. Cela dépendait de sa famille à elle, des grands-parents Experts et Gouvernements, de la mère Ecologie et du père Younep.

Pépéa comprit aussi que Paysans avait raison de douter, qu'il avait raison de douter que sa famille à elle puisse accepter de faire famille avec lui, un simple plouc sans instruction.

Alors Pépéa vit qu'il faudrait encore beaucoup de temps avant que cela puisse arriver. Et elle décida qu'elle-même, qui était venue instruire Paysans, devait plutôt commencer par expliquer un certain nombre de choses à sa propre famille, aux grands-parents, aux parents, à tous.

Elle a commencé à le faire. C'est pour cela qu'elle a écrit un conte, ce conte-ci. Quant à la morale de cette histoire, Pépéa l'a laissée pour plus tard. Car elle espère bien que la fable – sa fable à elle – n'est pas terminée...



**2**

## **LA FABLE DE LA RECHERCHE ECOLOGIQUE**

**Moi, la gringa, et les paysans**

**Stéfanie Zeiss**  
étudiante d'économie agraire Internationale  
à Witzenhausen / Gesamthochschule Kassel  
Allemagne

**Cajamarca**  
décembre 1989



## NOTE

Stéphanie Zeiss, une stagiaire allemande qui collaborait avec le PPEA, vint nous voir en septembre 1989. Comme son travail portait sur la mesure du ruissellement des eaux, elle cherchait à comprendre la vision paysanne de l'érosion. En fait, bien qu'elle ait déjà repoussé par deux fois son départ, elle sentait qu'elle n'avait encore pas véritablement réussi à pénétrer cette vision andine. Elle était frustrée par cet échec et se posait bien des questions. Pas tellement sur les paysans eux-mêmes mais plutôt sur les possibilités de dialoguer avec eux à partir des schémas et de la position du chercheur !

Nous avons alors essayé de la pousser à approfondir. Que pouvait-elle apporter de mieux aux autres qu'une réflexion sur son expérience, sur l'échec de sa recherche, sur le processus qu'elle avait vécu et sur sa propre évolution personnelle et professionnelle !

Elle aussi trouvait utile de partager ce vécu. Mais elle avait quand même une obligation académique : une thèse sur les paysans et l'érosion. Serait-il possible de se consacrer aux deux choses ?

Elle en causa avec d'autres collègues et, à la fin du mois de septembre, elle écrivit un premier témoignage en allemand. En décembre, elle en fit une version en espagnol pour ses amis du Pérou. C'est là le texte que nous présentons.

Dans la version publiée au Pérou nous avons respecté son espagnol. Nous n'avions rien changé, pas même une virgule, parce qu'il nous paraissait important d'écouter le témoignage de Stéphanie tel qu'elle-même avait voulu le présenter, depuis sa condition de « gringa ». Car, il faut bien l'avouer, beaucoup d'entre nous s'avèrent, à l'heure du dialogue avec les paysans, autant sinon plus « gringos », plus étrangers que Stéphanie !

Dans cette traduction française, nous avons voulu faire de même. Nous avons préservé quelques variations orthographiques et le côté un peu gauche de certaines expressions, afin que le lecteur francophone ressente lui aussi l'effort et la sincérité de Stéphanie à l'heure de communiquer son expérience, son cheminement. (PZ)





# MOI, LA GRINGA, ET LES PAYSANS

## quelques réflexions sur mon entretien avec les paysans de Chamis et sur les enquêtes en général

par Stéfanie Zeiss  
Cajamarca, décembre 1969

moi Je veux remercier beaucoup  
tous les paysans de  
Chamis/Choromayo que j'ai connus  
et surtout mon amie  
Catalina Tanta

### Introduction

C'est avec de très bonnes intentions que je suis arrivée à Cajamarca, sur le terrain. Avec beaucoup d'optimisme aussi ! J'avais déjà une certaine expérience (des études agro-sociologiques en Europe et en Afrique) quand je suis venue comme stagiaire du PPEA pour continuer des mesures d'érosion du sol commencées par de précédents stagiaires. Mais, surtout, j'avais ma propre idée : faire un travail plus vivant sur la pensée des paysans face à l'érosion du sol...

Au début, je pensais ne rester que trois mois. Ceux-ci sont passés sans que je ne sache encore rien sur les paysans. Il y a maintenant neuf mois que je suis ici avec eux, que je passe une bonne partie du temps sur le terrain lui-même. Je cause avec les paysans, je les regarde, je demande, j'observe. j'écoute, et je commence à avoir une petite idée de leur pensée, de leur vie.

Ou plutôt, je pense avoir une petite idée...

Au départ, je voulais obtenir des informations bien concrètes, sur tel point, sur telle question. Je m'étais préparée une liste de questions à poser. En profitant des mesures dans leurs champs, en les connaissant peu à peu, en glissant mes questions dans nos bavardages, je pensais remplir mon cahier de réponses à mes interrogations...

Aujourd'hui, je dis que ma plus grande expérience avec les paysans... c'est que ma « méthode », ma manière d'obtenir des informations, l'enquête, la conversation (au moins au début), ne fonctionne pas.

...Mon cahier s'est rempli non pas de réponses mais de questions. Ma tête s'est remplie de réflexions. Mon cœur s'est rempli de patience et de sentiments.

C'est pour cela qu'au lieu de tirer des conclusions qui correspondent à ma manière de voir du début, au lieu de déclarer « voilà ce que pensent les paysans de l'érosion des sols et de ses mesures », au lieu de falsifier les informations en fonction de ce qui servirait à notre compréhension à nous, les étrangers, je vais écrire un petit rapport justement sur mes expériences, en incluant mes problèmes (tels qu'il me paraissait au début), mes réflexions sur le rapport des paysans de Chamis avec moi, la gringa, sur notre rencontre.

## mes expériences avec les paysans

Si je voulais le rendre bien facile, sans trop de réflexions fatigantes, ou bien si j'étais restée seulement trois mois tel que je l'avais planifié à l'origine, j'écrirais très probablement mon « analyse » de la manière suivante :

Les rencontres avec les paysans étaient agréables, les paysans eux-mêmes aimables, mais une information effective fut impossible. Les paysans, surtout les femmes, sont peu communicatifs.

Les paysans, au lieu de répondre et de parler librement, la plupart du temps ils rien. Confrontés à une question bien claire, ils ne répondent pas, ou simplement ils disent : « oui mademoiselle », « oui da ». Souvent ils évitent une réponse en donnant l'impression qu'ils n'aiment pas être interrogés et ils me posent des questions sur tout autre chose.

Ils se contredisent aussi beaucoup, mais jamais il ne m'a semblé qu'ils se contredisent par manque de conscience ou de connaissance sinon parce qu'ils ne voulaient pas me contredire, moi... c'est comme s'ils interprétaient une attente de ma part dans ma question et qu'ils essayaient de satisfaire cette attente, que leur réponse soit la vérité ou non.

Cette timidité, ce « oui, oui », ce faux respect envers ma personne, moi étrangère, moi gringa, bloquent non seulement la conversation mais aussi la sincérité. Dans ce qu'ils disent, qu'est-ce qui est la vérité et qu'est-ce qui est prétexte ? Superficiellement ils me traitent de manière très amicale, ils me font asseoir, causer, manger, mais en réalité ils pensent... quoi ? Je n'en sais rien !

Cette timidité s'exprime dans quelques-unes de leurs explications, par exemple quand ils affirment que « le maître d'hacienda savait comment conduire la chacra, nous nous ne savons pas » ou quand ils se déclarent eux-mêmes « ignorants » simplement parce qu'ils ne savent pas lire ni écrire – au lieu de constater que savoir lire et écrire a peu d'influence sur leur vie à la campagne où, de toutes manières, il n'y a pas de journaux adéquats, de littérature intéressante, où personne ne lit, même les « non-ignorants ».

Ou bien ils mentent, ils me demandent d'apporter de la ville du pain, des fruits, etc. Ou encore, ils me demandent directement de l'argent.

C'est-à-dire que les paysans ne sont pas sûrs d'eux-mêmes, qu'ils n'ont pas d'orgueil, qu'ils se considèrent eux-mêmes comme diminués.

Mais bien sûr, c'est compréhensible cette perte de leur conscience d'eux-mêmes, après 450 ans d'oppression ! Il y a 20 ans qu'ils ont obtenu leur indépendance – 20 ans pour construire non seulement la santé de « leurs » chacras mais aussi pour se construire une identité avec leur environnement, avec leurs récoltes, leur culture, eux-mêmes...

Quelle force sans identité ?

Quel orgueil sans force ?

Comment expliquer autrement ces masses de paysans ivres tous les jours ?

Sur la base de cette vision de leurs circonstances, on peut également expliquer leur manque d'intérêt pour l'érosion des sols.

Les faits sont là, bien visibles !

L'affirmation que les paysans n'ont aucun intérêt pour conserver les sols, les terrains, pour contrôler l'érosion dans leurs parcelles, se confirme en regardant le degré d'érosion de ces champs et de leurs alentours et en vérifiant qu'aucune action n'est entreprise pour diminuer les dommages. De plus, les paysans eux-

mêmes le disent de bien des manières (« Nous ne savons pas », « Et qu'est-ce qu'on pourrait bien y faire ? », « Non, nous n'en discutons pas », « Non, ce n'est pas un sujet qui nous occupe »...).

Le pire c'est qu'il savent bien d'où cela vient, comment se produit l'« éboulement ». Ils disent que c'est à cause de la pluie, que la pluie emporte la terre. Que c'est plus grave dans les champs cultivés que dans les pâturages de la jalca parce que, dans la jalca, il y a une meilleure couverture végétale. Ils disent qu'il y a maintenant plus de gens qu'avant et qu'ils ont donc moins de terrains où faire paître leurs animaux et que ceux-ci mangent toutes les plantes. Ils comprennent, ils savent les causes, mais ils s'en fichent :

- quant à la surexploitation des pâturages, Ils disent que « quand il pleut, ça repousse »

- ils croient que les ravines commencent à se former à cause des tranchées qu'ils creusent au-dessus de leurs champs pour dévier le ruissellement superficiel afin que ce dernier n'emporte pas leurs semences... ils le voient ainsi mais ils continuent quand même à faire leurs tranchées (« parce que le plus important, c'est que la semence reste ») au lieu d'essayer par exemple de diminuer le ruissellement

- ces montagnes dénudées... Ils ne plantent pas d'arbres pour améliorer le milieu, pour retenir la terre, pour contrôler l'érosion. Ils ne plantent que quelques arbres près de leurs maisons, uniquement pour alimenter leurs feux, et presque seulement de l'eucalyptus bien qu'ils confirment que « oui, l'eucalyptus donne une mauvaise ombre pour les semis », « il abîme les chacras »

- ils cultivent leurs terres jusqu'à l'extrême bord de la ravine au lieu de fixer les bords de celle-ci pour qu'elle ne puisse pas augmenter.

Il s'agit là seulement de quelques exemples pour démontrer qu'ils laissent les choses en l'état, sans aucune motivation pour améliorer quoi que ce soit, pour améliorer leurs chacras et avec elles leur niveau de vie.

L'érosion des sols sert d'exemple pour prouver l'apathie des paysans, résultat de leur histoire malheureuse.

## **mes expériences avec moi-même sur la terrain**

C'est ainsi que j'aurais écrit au bout de trois ou quatre mois, ou pour avoir une étude bien concrète, une étude pour moi, avec des « résultats » clairs et basés sur la culpabilité des paysans.

Mais, depuis le début, j'avais des doutes. Je crois que j'avais une honte secrète d'arriver en tant que gringa qui n'a pas de chacra, qui n'est même pas paysanne « chez elle », qui ne parle pas très bien l'espagnol, et encore moins le quechua – la gringa qui vient d'une région dont les paysans n'ont aucune idée d'où elle peut bien se trouver, qui vient avec de l'argent, avec du temps, sans la moindre obligation de travailler, qui vient pour mesurer des choses folles qui n'intéressent pas les paysans et auxquelles ils ne comprennent rien, et qui vient pour poser des questions...

Je me suis demandée : comment Je réagirais moi-même face à des étrangers qui n'ont de toute évidence pas grand chose à faire, qui pendant des mois n'ont pas à travailler et qui viennent me poser des questions sur ma situation économique !

Ce comportement que je mentionnais plus haut de la part des paysans lorsqu'ils causaient avec moi : cette timidité, ces contradictions, ce « faux respect » me firent réfléchir... je sentis qu'il y avait un fond pour expliquer un tel comportement mais je ne savais pas de quel fond il s'agissait.

Pleine de doutes, je réfléchis sur cette question de faire des enquêtes en général, d'interroger les gens pour notre propre intérêt, pour des études, pour des affaires, etc. Il n'y avait pas seulement le côté antipathique de prendre les gens pour des objets, je me demandais également si, en général, il est possible à des étrangers de comprendre. Nous arrivons imbibés de notre culture, de notre façon de voir les choses, avec une idée de ce que nous voulons savoir de l'autre culture. Cette idée-question plus ou moins claire implique déjà des réponses ou des solutions possibles – c'est ainsi que nous pensons, que nous faisons des enquêtes.

Chaque investigation de l'histoire mondiale a commencé et s'est réalisée avec des idées concrètes préconçues. C'est l'idée nouvelle que l'on prouve et rien ne se recherche par hasard parce que si l'on n'a pas l'idée de la nouveauté, du changement, on n'en trouve pas les preuves. (moi je suis convaincue que cette anecdote d'Einstein regardant la gravité du monde, ou bien ce n'est qu'une rumeur ou c'est la seule exception). Seul celui qui a déjà une idée recherche les preuves, c'est ainsi que fonctionne tout au moins la recherche moderne – même la recherche sociale.

Ce que je ne sais pas, ce qui ne correspond pas à mon schéma de vue, à mon schéma de pensée, je ne le vois pas.

Un exemple scientifique serait celui du touriste classique se promenant avec un botaniste : le touriste ne voit jamais ce que voit le botaniste.

Un exemple personnel de Chamis : combien Chamis me semblait triste et désespéré les premières fois que j'y allais ! que la vie y était triste avec cette pauvreté et ces montagnes nues, avec le froid aussi ! et maintenant quand je visite les paysans je m'y sens bien, c'est agréable... pourquoi ? Qu'est-ce qui a changé ? A Chamis, rien n'a changé... alors qu'est-ce qui a changé en moi ? Que veut dire « s'habituer » ? N'est-ce pas là la vue différente, la compréhension différente ? Que vois-je maintenant que je ne voyais pas avant ?

Un autre exemple bien direct : une des questions de mon enquête portait sur l'eucalyptus. Connaissaient-ils l'influence préjudiciable de l'eucalyptus sur le sol ? Dans mon subconscient, je « savais » que l'eucalyptus détériore leurs sols et je voulais simplement le confirmer d'une manière (ils le savent) ou de l'autre (ils ne le savent pas). Mais, bien qu'ils me l'aient toujours dit ainsi, il ne me venait pas à l'esprit qu'ils ne plantent des eucalyptus que sur des terres qui, en réalité, « ne servent plus à la culture »

Moi je ne vois que ce que je veux voir et... ce que je peux voir. Saisir des informations inconnues est beaucoup plus difficile et – je crois – bien rare.

J'arrive moi, la gringa, l'européenne, avec mes pensées européennes, transformées en questions européennes, soigneusement agencées dans mon questionnaire, et j'attends les réponses. Plus elles sont concrètes mieux c'est... Et j'espère bien que mon schéma va « fonctionner » sans avoir à m'intégrer idéologiquement dans une autre idéologie !

Et, évidemment, je ne peux pas comprendre beaucoup de leurs réponses ! Tout ce qui n'entre pas dans mon cadre de pensée, construit en 20 ans d'éducation

européenne, je ne le comprends pas. Lorsque je leur demande s'ils s'occupent de la ravine qui s'accroît chaque année et qui atteint presque leur maison et qu'ils me répondent que, si elle attaque durement, ils l'emmènent ailleurs, je ne comprends pas comment il est possible d'emmener une ravine.

Je comprends seulement ce que j'ai étudié dans mon monde.

...C'est-à-dire, en plus clair, que je ne comprends que ce que je savais déjà.

## la gringa et les paysans

Une gringa arrive. Qui est-ce ? Pourquoi vient-elle ? Qu'est-ce qu'elle veut ? Pourquoi nous pose-t-elle des questions sur notre vie, nos coutumes ?

Les paysans m'appelèrent presque tous « p'tite gringa », ce qui est affectueux, mais ils se demandèrent tous qui j'étais, pourquoi je venais sans cesse les voir, pendant des mois, simplement pour les connaître.

Au début il y avait beaucoup de distance, ils étaient très peu communicatifs à mon sens, et je pense maintenant que leur méfiance ou leurs doutes – c'est vrai – sont bien importants. Par exemple, certains n'acceptaient pas que je fasse des photos car ils pensaient que j'en ferais négoce. Ces doutes sont positifs, me dis-je, car réellement, dans l'histoire et jusqu'aujourd'hui, tous les étrangers qui sont venus ont profité d'eux. Les colonisateurs et les maîtres d'haciendas bien sûr. Mais aussi, à présent, les ingénieurs des projets de développement rural qui gagnent de bons salaires, les hommes politiques qui font campagne et s'adjugent leurs votes, les stagiaires d'un autre monde (où sera-t-il ?) qui écrivent leurs thèses.

Logiquement, tous ceux qui viennent ici en tirent profit, car s'ils ne tiraient pas profit ils ne viendraient pas. Alors c'est donc tout à fait logique, c'est même juste, que les paysans de leur côté essaient aussi d'en profiter : qu'ils demandent aux ingénieurs des informations, des matériaux, de l'appui vis à vis des institutions ; qu'ils acceptent des partis politiques les marmites, les fours ; qu'ils réclament à la p'tite gringa de l'argent, du pain ou des fruits.

C'est honteux d'appeler cela « mendier » ! Est-ce que je ne mendie pas, moi, un peu d'amitié, d'acceptation, d'informations, d'explications ? C'est un échange, rien de plus,

Si nous les étrangers, nationaux et internationaux, nous venons chez eux. Si nous entrons dans leur milieu sans leur en demander la permission, sans leur poser la question de savoir s'ils nous acceptent, ils peuvent bien, eux, nous réclamer quelque chose, n'est-ce pas ?

Il existe en même temps un autre type d'échange : moi, je ne leur dis pas que je vais écrire sur eux et, eux, ils ne m'expliquent pas facilement ce que je veux savoir. C'est un échange tactique, un échange de doutes. Nous le savons tous deux lorsque nous échangeons nos doutes et que nous nous comprenons.

Quel profit tireraient-ils de m'expliquer toute leur réalité ?

Ils me permettent d'entrer, ils me laissent poser mes questions, ils me laissent les observer, ils m'invitent, mais ils ne m'expliquent pas – c'est bien. C'est déjà bien aimable de me donner l'opportunité d'être avec eux, de passer des heures et des heures avec eux, de les connaître peu à peu, peut-être.

Ils savent bien – et ils me le montrent – que ce que je veux savoir ne s'explique pas mais se vit. Cela ne se comprend qu'avec le temps et avec la patience, sans préjugés. M'accepter, c'est déjà une offre de leur part... puisque tous ceux qui viennent le font pour en tirer profit.

Ils me laissent faire mes propres expériences. – Si je restais si longtemps et si intensément avec eux qu'un jour je les comprenne, je serais acceptée et il est à supposer qu'ainsi je ne les trahirais plus. Mais il est plus probable que jamais je ne les comprenne à fond.

- Peut-être est-ce seulement grâce à cela que leur culture a pu survivre à 450 ans d'oppression : grâce à leurs secrets, à l'indépendance relative qu'ils conservent en vivant méconnus, incompris par personne...

Neuf mois après, je n'ai presque rien appris d'europpéen, d'utilisable pour la science de « chez moi », rien de présentable et de « concret ». Mais j'ai appris que notre science, nos yeux ne sont pas universels. J'ai appris à voir, à écouter au lieu de poser des questions. Et c'est ainsi, en écoutant, en renonçant à mes questions et à mes idées anticipées, que peu à peu ils m'ont ouvert leur monde.

J'ai appris que leur monde est très complexe – si complexe qu'il ne s'ajuste pas aux questions et aux questionnaires.

Quant à l'érosion du sol, j'ai appris que, pour eux, il n'existe pas un problème de l'érosion en soi. Il n'existe pas de la manière qu'il existe pour nous ; séparé du milieu, de l'ensemble. Pour eux, si les récoltes s'amenuisent, si la terre se perd, cela signifie que toute la chakra, tout le milieu est malade. L'érosion du sol est un élément intégré dans la santé de la chakra. – Il faut le comprendre pour savoir demander et pour savoir écouter !

Tout : terre, plantes, animaux, eaux, le ciel et eux-mêmes, forment une unité. Et moi je me demande si une pensée aussi complexe ne représente pas une pensée parfaitement écologique.

Qu'est-ce que l'écologie sinon l'intégration de tous les éléments naturels dans une seule vision/vie où chaque élément influence l'autre ?

Je me demande si nous n'avons pas échangé, confondu les rôles : nous, les gringos qui sommes des gens des villes, des universités, qui sommes techniciens, ingénieurs, nous qui divisons l'agriculture en parties : ici un doigt, ici un œil, là le cœur de l'agriculture – nous, gringos, techniciens d'un projet pilote d'ECOSYSTEMES, ne devrions-nous pas aller étudier l'écologie du côté des paysans ?

Mais mes conclusions ne doivent pas être aussi pessimistes, aller vers un : « il vaut mieux les laisser tranquilles, chacune de nos bonnes intentions ne fait que détériorer ».

Puisque mes neuf mois avec les paysans m'ont valu une énorme expérience, je m'imagine que cela pourrait aussi être une expérience pour les paysans de passer un certain temps avec un gringo, une gringa, quelqu'un de l'autre monde. Pourquoi, si ce n'est parce que cela les intéresse, m'ont-ils posé tant de questions sur « chez moi » ? Ce n'était pas seulement pour éviter mes questions ou changer de sujet. C'est un autre de leurs profits : demander au lieu de répondre, et ils ont bien profité de moi. Comment peuvent-ils savoir, juger que leur monde vaut autant que le nôtre s'ils ne connaissent rien de cet autre monde ? Bien

sûr qu'ils sont intéressés par un échange d'informations, et je pense que la curiosité est humaine - internationale.

Partir là-bas en tant qu'étrangers, entrer dans leur monde et conclusionner qu'il vaut mieux les laisser seuls et nous retirer, ce serait également une honte, sauf si les paysans nous montraient que notre présence leur déplait.

Tout dépend de la manière de se présenter.

L'objectif le plus valable d'une rencontre entre eux et nous me semble être de trouver le point qui permette une conversation. Ce point, on ne le trouve pas avec des idées fixes et préconçues, ni avec des préjugés, ni avec des jugements basés sur les premières impressions, après quelques semaines ou quelques mois. Ce point n'est trouvable qu'avec de la patience et un réel intérêt, qu'avec la conscience de ce que cela ne peut pas « fonctionner » dès le début.

Parce que : le plus difficile semble être de trouver les questions.

En demandant mes idées transformées en questions, je ne vais pas connaître la réalité des autres, je vais obtenir de fausses réponses, que les paysans me donneront, par exemple, pour ne pas me décevoir.

Mais, en réalité, il m'a semblé bien souvent que les paysans ne comprenaient pas non plus mes questions, qu'ils ne pouvaient pas répondre « correctement ». D'où probablement mon commentaire du début sur leur « timidité » et leurs contradictions : c'est simplement que je ne les avais pas compris ou qu'eux ne m'avaient pas compris... Trouver les bonnes questions est la première tâche et la plus importante pour l'étranger (qu'il soit d'un autre pays, ou de la ville distante de 10 kilomètres !).

Enfin, j'imagine que les paysans ont toujours vu, toujours su, que je n'avais pas encore trouvé les questions, que je n'avais pas encore compris, que je n'avais pas encore leur vue. Qui sait s'ils n'en ont pas ri ? Que doivent-ils me répondre à des questions inadéquates ? Mieux vaut éviter la réponse, changer de sujet ou me demander quelque chose à moi.

Se rendre compte que l'on est réellement confronté  
à une culture totalement autre.

essayer de trouver les questions...  
ou, mieux, essayer de comprendre sans questions...

peu à peu trouver une base, une conversation...

être toujours conscient que ceux de l'autre culture, de même que moi,  
pensent (et comprennent ?) beaucoup plus que ce qu'ils disent...

et enfin, peut-être, échanger des expériences...





**3**

**LA THEORIE ET LA PRATIQUE SONT TOUTES  
DEUX DES PROFESSIONNELLES**

**Quelques idées sur l'éducation dans les Andes**

**Eriberto Ventura Castrejón  
dirigeant des Rondas Campesinas  
Cajamarca**



Nous autres, nous avançons pas à pas dans notre lutte. Pas seulement en réclamant des terres mais aussi dans le domaine de la formation, de l'éducation, dans la connaissance et la reconnaissance des technologies de vie du paysan, conformément à nos traditions... conformément à ce que nous vivons dans les Andes.

Il faut que nous racontions nos expériences à nos masses paysannes de Cajamarca. Il faut aussi que nous apportions l'exemple des choses que nous faisons ici, de ce que fait le paysan de Cajamarca. Il faut que, par la parole, nous apportions notre exemple à d'autres endroits du Pérou, et même à d'autres pays frères comme l'Equateur, la Colombie, la Bolivie, etc. Que ce soit comme un vaste troc entre nous !

Nous avons une expérience, nous avons une connaissance. Et cela va nous servir pour nos enfants à venir. Pour qu'ils aient, à travers nous, un exemple inoubliable de nos ancêtres. Pour qu'ils aient, eux aussi, les conseils que nous ont donné nos anciens. De bonnes choses ! Des choses justes et qui nous serviront encore !

C'est aussi pour bien des ingénieurs que nous racontons toute cette histoire, pour bien des hommes qui terminent déjà leurs études, qui vont être techniciens, qui vont recevoir leurs diplômes.

Nous demandons à la Patrie de donner la priorité aux paysans. Parce que les paysans sont bien placés pour avancer des alternatives. Parce qu'ils sont bien placés pour fournir des solutions aux problèmes de la Patrie.

## Qui m'a formé ?

En tant que dirigeant, j'ai été arrêté. Et, en prison, on me demandait :

- « Qui t'a si bien formé ? »

Parce que je n'étais qu'un bouseux, qu'un paysan analphabète ! Parce qu'il ne pouvait évidemment pas sortir grand chose de bon de ma petite personne, on était convaincu que d'autres gens étaient derrière moi, que des gens me formaient.

Et moi, je leur disais :

- « Et qui donc a bien pu me former ? Qui donc pourrait se donner cette peine ?

Personne ne me forme si ce n'est ce que je vois, ce que ressent mon cœur... Ce que voient mes yeux tous les jours : la souffrance dans les champs, celle de l'homme et celle de la femme, les jours où on mange et les jours où on ne mange pas, les années où nos lopins produisent et celles où ils ne produisent pas... Voilà ce que nous voyons, voilà la réalité que nous parlons et nous ne mentons pas. Personne ne nous forme mais nous disons ce qui est juste, nous disons ce qui se passe dans chacune de nos communautés, les enfants malades et les adultes sans chaussures, les dettes et le travail. Tout cela, nous le disons parce que c'est juste de le dire. »

Tout cela, ce n'est pas une formation, une préparation par quelqu'un d'autre. Ce n'est que ce que nous vivons, ce que nous parlons... ce que nous crions parfois dans un meeting, une marche, une réunion... mais c'est la réalité.

Nous ne mentons pas !

C'est peut-être pour ça que nos ennemis disent que non. Eux, ils ne voient pas. Eux, ils sont installés en ville, dans un bon bureau. Alors, ils pensent que quelqu'un nous prépare. Mais qui ferait une chose pareille ? Personne ! Et nous l'expliquons devant leurs autorités, et pendant les procès qu'ils nous font.

## Comment j'ai appris ? De mes grands-parents !

Beaucoup de compagnons me disent :

- « Ami Ventura, comment que t'as fait sans aller à l'école ? Comment que t'as fait pour en apprendre autant ? »

Je leur dis :

- « Compagnons, c'est pas l'histoire d'aller à l'école ou pas. Le paysan n'a rien à voir avec l'école. Ou avec le collègue. Ou avec l'Université. Le paysan est sa propre université, son propre collègue professionnel. D'ailleurs, ce truc d'être un « professionnel », c'est un mot apporté de l'étranger. D'où l'auront sorti les métis ? Depuis des années et des années... et en touchant des salaires pour cela !...Ils nous ont bourré le crâne, ils nous mettent aujourd'hui encore dans le crâne des choses qui ne servent à rien dans nos technologies à nous, qui ne servent à rien dans nos traditions à nous. Par contre, nos idées ancestrales, nos vies d'avant, tout cela, ces mêmes métiers venus d'ailleurs – les fonctionnaires, les patrons qui nous exploitent – nous les ont sorties du crâne.

Ce que j'ai déjà vécu et ce que j'ai déjà appris pendant tout ce temps, je le dois aux vies et aux conseils de mes ancêtres, grands-parents et familiers, gens de la même terre.

Nos vieux nous ont fait connaître tous les exemples pour que nous ayons, nous aussi, la connaissance des fêtes, des coutumes, du parler, du vivre, des hommes et femmes des champs, de toutes les communautés et hameaux du département de Cajamarca. En racontant, en discutant, nos vieux nous ont transmis ce que leurs vieux leur avaient déjà transmis.

Ils disaient :

- « Mes enfants, quand vous serez grands, quand vous aurez vos foyers, quand vous serez responsables de vos maisons, de vos femmes et de vos enfants, vous devrez oublier que vous avez été jeunes. Vous devrez être des hommes responsables, vous préoccuper de votre femme, du travail, des vêtements, des aliments, de l'éducation. »

Et cela nous faisait penser beaucoup. Les conseils des anciens nous faisaient beaucoup réfléchir.

- « Vous autres, les enfants, vous devez toujours respecter les plus vieux. Ne pas vous moquer. »

- « Vous autres, les enfants, vous ne devez jamais être fainéants parce que le fainéant est détesté, parce qu'on ne lui donne rien à manger, parce qu'il est mal vu et que c'est juste. »

- « Ne mentez jamais »

Il fallait que nous parlions vrai !

Mais le retard, j'ai vu qu'il venait davantage quand il n'y a pas d'éducation. L'enfant, l'enfant andin, quand il s'élève, tu lui dis par exemple : « Gamin, aujourd'hui, je vais sarcler le lopin » et l'enfant, de trois ans à peine, l'homme le place à ses côtés. L'homme sarcle avec la « lampa », la petite houe, et l'enfant le regarde. Il se rend compte comment on fait. Même avec juste un bâton, il essaye aussi. Il essaye et il

essaye. Et comme ça, il grandit en accord déjà avec le métier ou la pratique de son père, avec l'héritage qu'il reçoit.

Nous autres, paysans de Cajamarca, nous connaissons dès l'enfance l'expérience que nous laissaient nos ancêtres, leurs conseils. Elles sont trois les lois que nous ont donné nos Incas : Ne sois pas fainéant, Ne sois pas menteur, Ne sois pas voleur. Avec ces mêmes lois, nous continuons. Nos pères, nos grands-pères nous disaient sur leur lit de mort : « Quand je serais mort, mon fils, tu devras toujours être obéissant, tu travailleras la terre, tu soigneras ton bétail, car telle est ta vie de campagnard. Tu obéiras à tes oncles ou à tes voisins ou à tes compagnons de communauté. Tu ne seras jamais un fainéant. Et tu éviteras d'être autoritaire avec les autres car, sinon, ils te regarderont avec colère, toi le paysan. »

Ce qui est intéressant pour nous, c'est que nos coutumes andines, nos façons de parler, nos différentes langues quechuas, notre mode de vie naturel dans chaque communauté, hameau ou ferme ou quoi que ce soit, ne sont en fait qu'une.

Quand nos pères ou nos aïeux nous enseignaient à prier, il n'y avait pas besoin qu'ils sachent lire. L'enfant andin apprenait, il savait très vite par cœur le « bénédicité », le « Credo », le « Notre Père ». Il savait sarcler, biner et tout le reste. L'enfant andin, dès l'âge de quatre ans, commençait à s'habituer à ce qui allait être sa pratique... à sa profession qu'ils avaient. Aujourd'hui, on dit que la profession est tout un langage, ou même une théorie, mais l'enfant, lui, il apprenait comme ça.

Notre université, c'étaient nos pratiques, notre métier. Notre université, c'était le lopin, c'étaient les brebis que l'on mène paître, c'étaient les soins de notre bétail. Quand on soignait, on le faisait avec nos herbes. Et pour faire la même chose, les médecins et les scientifiques, eux, ils ont du aller étudier des appareils en métal fabriqués dans d'autres pays et ils ont du y rester des 40, 50 ou 20 ans d'études. Alors qu'ici, le paysan agit de suite et conformément à sa pratique.

## **Comment j'ai appris ? En voyageant pour travailler**

Ma mère me disait : « Va faire un tour avec ton sel. Avec du piment. Pars avec de la laine et échange-la contre de la nourriture ». Et je partais pour San Pablo ou pour Celendín.

Plus tard, quand j'avais douze ans, quand je n'étais pas encore très fort ni très responsable mais déjà grâce à mes gains, je suis parti jusqu'à la Côte. Et, putain !, je me serais cru dans un autre monde. Parce qu'on en parlait beaucoup de la Côte et, moi, j'avais la chance d'y aller. Quand je suis arrivé à Chepén, il m'a semblé que j'avais marché pendant des mois. Chepén est pourtant si près mais ça me paraissait alors très loin. Et la voiture a mis du temps parce que je me souviens que nous sommes partis à cinq heures de l'après-midi et que nous sommes arrivés à sept heures du matin.

Nous sommes allés récolter le riz. Je ne pouvais pas faire ça ! Ma main s'est mise à enfler et mes compagnons m'ont aidé pendant une semaine. Puis, ils m'ont dit : « Maintenant, apprends ! T'es assez vieux, tu dois apprendre toi aussi. Pourquoi est-ce que tu n'apprendrais pas ? »

Je devais faire l'effort d'apprendre ce travail moi aussi. J'ai travaillé et j'ai appris les choses de la Côte... comment travaillent les gens de la Côte pour couper le riz. Peu à peu, j'ai gagné. Les vieux ouvriers qui allaient à la Côte, je les ai rattrapé : ils finissaient leur travail à deux, trois ou quatre heures de l'après-midi et moi j'avais fini à midi. Après, ils allaient préparer leur repas et, là aussi, j'étais plus rapide. Et eux, ils se réservaient les meilleurs coins, là où le riz n'est pas tout entortillé. Moi, je prenais le coin qu'on voulait et je gagnais encore !

## **Comment j'ai appris ? En étant dirigeant.**

J'avais à peu près quinze ans. Là... à cet âge-là... oui j'étais responsable ! Je savais déjà travailler pas mal avec la bêche, avec la pioche ; je savais mener la paire de bœufs, buter les patates et les autres tubercules... Je savais de tout, j'étais responsable. Avec tous les paysans, on faisait les « mingas », les travaux collectifs. Et cela nous a beaucoup servi.

Et je suis arrivé, moi aussi, à être un dirigeant, un chef. Quand je n'avais que quinze ans, personne ne croyait ce que je disais. J'avais beau parler et parler dans les réunions... et même crier à me fatiguer... personne ne me prenait en compte.

J'ai commencé dans ma communauté de Tual. C'est là que j'ai commencé à être dirigeant. Personne ne me croyait.

- « T'es un morveux. Tu ne sais rien, il faut respecter les aînés. »

Je disais :

- « Bon Dieu, quand est-ce que je serais assez vieux pour qu'on me croit ? »

Moi, je voulais déjà être un homme avec de la barbe pour qu'on me croit. Parce que j'étais encore un morveux, on ne me croyait pas.

- « T'inquiètes pas, un jour, tu auras mon âge. »

Pour qu'on me croit, je veux parler. Mais on ne me laisse pas à cause de ma jeunesse. Après, plus tard, oui... Oui, là j'ai été écouté, puis dirigeant de ma communauté.

J'ai visité beaucoup de communautés paysannes. Non seulement à Cajamarca mais aussi dans les autres départements du Pérou. Et ça m'a plu. Dans certains endroits, les expériences sont très bonnes.

Par exemple, à Huancayo, dans des communautés comme Paca, il y a des expériences bien différentes de celles de Cajamarca : ils ont d'autres formes de travail, telle la « chaquitacla ». Cette « chaquitacla » est pour moi une chose intéressante. D'après moi, ça marche mieux que le « pico », notre pioche. Alors, il faudrait qu'à Cajamarca, on se remette à utiliser la « chaquitacla » andine. Parce que, chez nous, dans les provinces de Cajamarca, on n'en voit plus mais à Cusco, Huancayo, Puno, on l'utilise encore.

La façon de semer aussi ! Sur les pentes par exemple, ils font des sillons en descente, dans le sens de la pente, et ils ne cultivent pas vraiment, ils laissent ça en mottes : ils les retournent, font un petit trou et les patates donnent. Et j'ai vu que la terre descend très peu. Grâce à cette autre façon de semer, à ces sillons en descente. Je pense qu'à Cajamarca nous ne l'avons pas vu encore mais que nous allons faire quelques essais pour voir si ça peut marcher.

Tous ces voyages que nous avons fait nous ont servi, nous ont donné des expériences. Par exemple, Cusco, Machu Picchu, Pisac, Moray, Sacsayhuamán et beaucoup d'endroits où nos ancêtres les Incas ont laissé des récits et des ouvrages merveilleux... des endroits où la terre ne descend pas... des terrasses de jusqu'à dix mètres de large et où peuvent passer les bœufs.

Mais je me suis rendu compte que c'était abandonné. Je crois que tout cela devrait être semé. Beaucoup de terrasses, je les ai trouvées en mauvais état, avec les murs qui s'affaissent. Ce ne sont plus que des objets de luxe, des choses qui ne servent qu'à être montrées aux touristes, aux gringos des autres pays, alors que c'est fait pour être semé. Ça n'est plus que de la décoration alors que cela devrait produire !

A certains endroits, par exemple à Chincheros, j'ai vu qu'on cultivait les zones marécageuses. Et, à Urubamba, j'ai vu le maïs. Là, il y a encore des pratiques anciennes, des pratiques qui permettent de monter les plantes depuis l'intérieur – là où il fait chaud, là où il y a du coton et de la coca – depuis la « pachichacca » comme on dit chez nous mais à Urubamba, ils disent un autre mot que j'ai oublié... Donc, ils partent de la partie la plus chaude et, peu à peu, peu à peu, ils montent les plantes, graduellement. Ils les font grimper et elles s'habituent. Ils arrivent finalement à la partie la plus froide et elles font souche.

Si l'on veut un autre exemple, c'est comme si un métis de la Côte vient de chez nous. Il sent le froid et on doit lui mettre son poncho, son pantalon de laine ! Mais, petit à petit, il va s'endurcir, il va devenir un montagnard. Il va s'habituer au froid et à tout. C'est comme ça que cette plante s'est adaptée pour vivre de plus en plus haut. Je pense que c'est encore une bonne technique que nous ont laissée nos ancêtres incas !

Et puis, nous avons vu aussi les greniers et les caves naturelles pour garder les semences ou les récoltes sans qu'elles se gâtent. On les garde dans des trous creusés sur les montagnes les plus hautes, sur les pics les plus escarpés, pour que la vermine ne s'y mette pas. Ça aussi, c'est intéressant et je sais que l'homme andin ne manque vraiment pas de ressources.

Au cours de ces voyages, j'ai aussi été à Ancash et j'ai encore vu d'autres choses. Des choses sur le blé, sur les fèves... Il y a tellement de belles choses à voir dans toutes nos montagnes.

## **L'Ecole n'était pas pour les Indiens**

Pour revenir à moi, il y a une chose : j'aurais dû aller à l'école, j'aurais dû avoir une éducation. Mais je n'y suis jamais arrivé.

Mon professeur a été un paysan, un frère qui était aussi un pasteur. Il s'appelait Giral et il faisait paître ses cochons et ses brebis. C'est lui qui a été mon professeur et mon crayon... Ou plutôt, mon crayon, ça a été un petit bout de bois et le tableau noir a été le sol, la terre meuble !

Sur les chemins où il y avait de la terre meuble, c'est là que nous avons commencé avec les lettres. Avec le A. Je me souviens que nous avons commencé par le A, le E, le I, le U. Mon professeur qui était pasteur me disait : « écris les mots, les noms les plus simples ». Il me disait : « écris pato » (canard), « écris Elena » (Hélène),

« écris habas » (fèves), « écris autre chose de quatre lettres »... Et j'écrivais « pato »... Il me disait : « tu t'en souviens ! Alors, écris burro » (âne) qui avait encore d'autres lettres... Ainsi, j'écrivais et cela m'a servi.

J'étais impatient et, quand arrivait l'après-midi, je disais à mon grand-père :

- « Grand-Père, je veux aller à l'école »

Non, en fait, je ne l'appelais jamais grand-père. Je l'appelais papa.

- « Papa, je veux aller à l'école »

Et mon père me disait :

- « Qu'est ce que c'est que cette histoire d'école ! L'école, c'est pour les métis, pour les hommes à cravate. Pourquoi toi, petit ? Est-ce que, par hasard, tu vas être professeur ! Est-ce que, par hasard, tu vas être avocat ! Est-ce que, par hasard, tu vas être curé ! Pourquoi que t'irais à l'école ? Toi, va mener les bêtes à la pâture ! Et quand tu auras fini, va réparer la houe. Qu'est ce que tu veux faire d'autre ! L'école, c'est bon pour les riches, c'est bon pour les patrons, mais pas pour nous. » Parce que le patron de mon grand-père disait que les indiens devaient manier la houe ! Pourquoi est-ce qu'ils apprendraient autre chose ?

Et les messieurs, on les respectait alors ! Et le paysan n'avait jamais d'école. Dans les campagnes, il n'y en avait pas une seule. Je m'en souviens bien qu'il n'y avait pas d'école.

## **Les Indiens ne pouvaient pas parler non plus**

Quand nous demandions la parole, on nous disait :

- « Indien, parle comme il faut ! Ne parle pas de façon aussi horrible. Ca y est, tu bafouilles encore dans ton jargon »

Alors, cela nous intimidait et on préférait se taire.

Dans ma communauté, quand j'étais encore un morveux, je disais :

- « C'est comme ça que disent les métis. »

Et on ne me croyait pas encore dans ma communauté. J'étais tellement morveux et pas encore considéré. Alors, on me disait :

- « Laisse-ça aux aînés ! Les métis le disent que ce sont les grands qui parlent. Les morveux doivent rester en retrait et bouche cousue ; ils doivent écouter ce que disent les grandes personnes. Et quand ils mangent, les morveux doivent le faire avec la main, pas avec une cuillère. Avec la main et tranquilles dans leur coin, ils doivent manger ce qu'on leur donne. »

Alors, par exemple, moi je parlais un peu, pas très bien. Et les métis me disaient :

- « Indien, parle comme il faut ! Tu causes mal, tu fais pitié à entendre. »

Parfois, je me mettais là où il y avait une discussion et je disais :

- « La parole ! S'il vous plaît monsieur, je voudrais dire un mot... »

« Non ! me répondait-on. Chut, chut... Tais-toi. Tu causes vraiment trop mal. Quelle sornette vas-tu nous sortir ? Tu ne sais rien. Ici, il n'y a que des riches, que des gens de la ville. T'es qu'un indien. Qu'est-ce que tu as à dire ici ? Ici, ceux qui parlent sont des messieurs, des gens bien élevés. Ici, les indiens ne parlent pas ! »



Vingt dieux, ils me laissaient tout honteux ! Moi, je voulais parler. Qu'est-ce que je voulais dire ? Je voulais dire qu'il fallait mieux payer les paysans pour leurs pommes de terre, pour leur orge, etc, qu'il ne fallait pas nous exploiter autant. C'est ça que j'aurais voulu dire. Mais on ne me laissait pas, je ne pouvais pas participer à la discussion ou alors, parfois, juste deux mots et on me repoussait.

- « Va-t-en ! File petit ! Ta place n'est pas ici. D'où sors-tu, gamin ? »

Je disais :

- « Je suis de Porcón. »

- « Ay ! Un indien de Porcón. Et qu'est-ce qu'il va nous raconter ! Il vient mentir, contredire, mettre son foutoir. Parce que ces indiens de là-haut sont tous des menteurs. Va-t-en. Va te saouler la gueule ! »

Je n'étais pas un ivrogne, je voulais juste donner mon avis. Je voulais vraiment parler mais on ne me laissait pas. Alors, je repartais chez moi, dans ma communauté, avec la rage au cœur.

## **Ce que nous apprend la ville**

Ca nous faisait penser : le mensonge ne vient pas de nous... Le mensonge, c'est pas notre truc... Le mensonge vient des puissants, des hommes qui ont tellement étudié et qui nous trompent.

Je m'en suis rendu compte quand j'ai été plusieurs fois en prison : les autorités, le juge, les procureurs étaient ceux qui mentaient le plus. Et pourtant ils disaient qu'ils étaient là pour conseiller, que c'était ça la justice ! Quelle justice cela peut-il bien être puisque ce sont eux qui nous apprennent à mentir ? Le mensonge venait des grands spécialistes. Qu'est-ce qu'ils nous disaient ?

- « Tu sais quoi, indien ! Pourquoi est-ce que tu as fait ça ? »

Nous, on disait la vérité :

- « Eh bien ! Pour défendre le peuple. Et il y a ceci ou cela qui ne va pas. »

Alors, ils nous sortaient des tas de prétextes et ils nous faisaient mentir. Ils disaient :

- « Mens, ne dis pas ça ! Il vaut mieux dire que..., tu racontes comme ça et on l'inscrit sur le papier. »

Nous, on disait la réalité mais eux, sur le papier, ils n'écrivaient pas ce qui était juste... Ils n'écrivaient que des mensonges... Alors ! Qu'est-ce qu'ils nous apprenaient de cette façon ? Ils nous apprenaient à être des menteurs, à dire ce qui n'est pas juste... C'est pour ça que les autorités bourgeoises, les lois faites par les spécialistes de la ville, par les grandes huiles, on n'en a rien à faire !... Nous, on croit dans des conseils qui soient conformes à notre pratique, conformes à nos coutumes de paysans.

Il y a aussi des fois où nous, paysans, on vient à la ville et qu'est-ce qu'on y trouve ? En ville, parfois, on devient même des délinquants. Voilà ce qui nous arrive en ville !

Ça fait maintenant plus de quatre cent et quelques années que l'espagnol... ce maudit... s'est mis dans notre crâne, qu'il a amené sa religion, qu'il a amené un curé, que Francisco Pizarro est venu !

Et il y a des endroits où on a dressé des monuments à Francisco Pizarro, lui qui a fait tant de mal aux péruviens, lui qui nous a fusillé et qui nous a tué dans des tas d'endroits. J'en ai vus de ces monuments !

D'ailleurs, il n'y a que des monuments à des métis, à Francisco Bolognesi, à Grau. Pourquoi jamais à un chef paysan qui a lutté lui aussi... qui a été un homme qui respectait les anciennes coutumes, les églises et les religions, les chants et les danses de la vie andine ? Oui, pourquoi, on n'en fait pas ?

Il y en a de belles histoires, rien qu'ici à Cajamarca. Mais, en fait, elles sont cachées... Ou même pas... Mais l'indien, tout ce qu'il a fait, tout ce qu'il a dit, cela n'apparaît jamais, ça compte pour du beurre !

Mais tout ce qu'a pu faire un homme de la ville, alors là oui, ça vaut la peine ! Excusez si je le dis comme ça mais même si ce n'était qu'un pet, on en fait une montagne ! Ça sort dans la revue, dans le journal et tout le reste... Mr Untel a fait un pet très fort.

Alors, nous autres, on doit analyser beaucoup de choses. Par exemple, quand ils disent que la fille d'un très grand propriétaire a eu deux enfants et qu'on nous en fait un fromage jusqu'à la télévision et tous ces trucs... Le paysan qui travaille tant, on n'en parle pas !

A présent, il faut que nous nous revalorisons. Il faut redonner de la valeur à nos coutumes à nous !

L'enfant andin est en train de se perdre en ce moment. Il perd tout ce qu'il a eu, sa vie andine, celle qu'il vit sur sa terre, naturelle et éducative... Y a un instituteur, un professeur qui arrive... Et le professeur, d'accord avec les instructions qu'il a reçues à la ville, ou aux idées qui viennent de l'étranger, il donne l'éducation... Il éduque l'enfant andin et celui-ci perd tout ce qu'il a, son courage, sa sagesse. Tout ce qu'il a, sa pratique, sa vie bien à lui d'enfant andin !

Et, au contraire, il se met à apprendre des choses de la ville. Il apprend des choses qu'il ne sait pas. Par exemple, l'enfant andin vient parfois à la ville et il regarde la télévision et qu'est-ce qu'il y voit : je dirais, la corruption du monde ! Il trouve là toutes ces choses mal-élevées, toutes ces choses commerciales qui n'apportent rien à l'enfant, ni à l'homme ou à la femme andine.

Nous, on pense... par exemple... que l'enfant de la ville devrait aller le dimanche à la campagne au lieu de traîner dans les squares. Qu'il pourrait travailler sur les champs en terrasses ou à n'importe quoi. Pourquoi pas une « minga » comme les nôtres, balayer tous ensemble les rues par exemple ?

Tiens, les noms des rues ! Elles aussi, elles ne portent que des noms d'étrangers. Parfois quelques péruviens, des présidents !

Et puis, les familles de paysans veulent déjà donner à leurs enfants un nom comme Richard, un nom d'un autre pays ! Et d'où ça vient ça ? Du nom d'un astronaute qu'on veut mettre à l'enfant... parce que l'autre-là, il est arrivé sur la lune !

Moi, je dis que mettre ces noms... pas question ! Il faut mettre des noms d'hommes qui ont travaillé la terre, des hommes de la campagne, des noms comme ceux qu'on doit mettre. Y a qu'à prendre dans l'histoire d'Atusparia, de la

femme de Túpac Amaru, Micaela Bastidas, et des autres martyrs lutteurs. Parce que la lutte, ce n'est pas d'aujourd'hui mais aussi d'avant, c'est celle des indiens péruviens qui se sont battus pour leurs terres, contre l'exploitation et l'écrabouillage des indiens des campagnes.

## **Le rêve de l'éducation**

Je disais :

- « Ay, putain ! Mon Dieu, pourvu qu'on s'éduque tous, les paysans ! On devrait savoir tout ce que savent les métis. Ils parlent mal de nous mais nous on va... »

J'avais des espoirs et je rêvais. Le rêve est aussi quelque chose qui peut tomber juste, non ? Je savais que je dormais et, dans mon rêve, je rêvais que je discutais avec les métis, que je parlais en agitant les bras. Pourquoi est-ce que j'agitais tellement les bras ? Par moment, j'en avais un peu honte. Mais ça me plaisait quand même... alors je continuais, je continuais à m'appliquer à parler.

## **Pour ce que sert l'école !**

Et puis, il y a ce truc des professeurs ruraux. Il semble qu'ils ne sont plus comme avant ! Maintenant, ils enseignent juste un petit peu. Maintenant, nos enfants doivent passer dix ans d'études et c'est à peine s'ils savent lire A, E, I, O, U. Ils n'apprennent que les cinq voyelles !

Dans le temps, nos vieux savaient lire en trois mois. Et ils avaient une belle écriture, des pleins et des déliés ! Et ils savaient lire comme il faut.

Maintenant non. Maintenant après tant d'années... alors qu'on est déjà vieux, que les dents tombent et que les cheveux deviennent blancs... alors seulement on termine ses études !

Il faut qu'on se batte dur pour qu'il n'y ait pas tant de retard dans les études, pour qu'on avance plus vite dans les études.

Avant, il y avait plus de respect. Maintenant, bien qu'il y ait plus d'écoles, il y a plus de contestation, plus de corruption. Dans les villes, il y a des couples d'amoureux à tous les coins de rues. Comme le dit le paysan : on dirait des petits chiens dans tous les coins. Le paysan, lui, il avait encore de la discrétion, il allait assez loin pour qu'on ne puisse pas le voir faire sa cour. Mais les métis de la ville, malgré tous les livres qu'ils lisent, malgré leurs bons métiers, malgré tout ça, ils n'ont plus de respect... Dans les coins, là où la lumière est éteinte, ils sont là plantés !... Alors, ça nous fait honte. Pour moi, la corruption de la ville est laide... si laide et si pourrie !

Aussi à propos des vieillards ! Avant, quand on voyait un vieux, on devait le saluer. Qu'il soit ou non de la famille, qu'il soit ou non un ami, on disait « Bonjour, mon oncle », « Bonsoir, mon oncle ». Il y avait du respect pour tous... Maintenant non... Maintenant, l'enfant ne voit même pas le vieillard. Et si c'est le vieux qui le salue, l'enfant répond juste « Bonjour » et passe son chemin. C'est un changement bien laid !

Le paysan le plus arriéré... celui qui en sait le moins... il sait pourtant qu'il ne faut pas faire ça. Le paysan sait ce qui est sacré dans son travail, ce qu'il y a de sacré dans toutes ses coutumes, dans toutes ses fêtes, dans toute la vie des champs. Et

il sait que c'est beau aussi. C'est une des choses si belles que nous avons, nous autres, à la campagne.

## **Ce que nous voulons apprendre**

Nous voulons une connaissance de nos martyrs qui sont morts. Et savoir pourquoi ils sont morts. On en dit bien un peu dans les livres. On dit : « Túpac Amaru a été un homme qui luttait ». Mais ça ne suffit pas !... Il a fallu qu'il ait une drôle de vie, Túpac Amaru !... Est-ce qu'il était si robuste ?... Pourquoi est-ce qu'on l'a écartelé avec quatre chevaux ?... Pourquoi ?... Parce qu'il courait les femmes ?... Ou alors parce que c'était un voleur ?... Ou parce que... Nous, il faut qu'on analyse cela : pourquoi a-t-il été écartelé ? Et on va se mettre enfin à trouver.

C'est ça que nous voudrions. Chercher aussi des brochures, des livres où des hommes nous racontent toute l'expérience de Túpac Amaru,... d'où il venait,... l'autorité qu'il avait avant même les événements. Si ça se trouve, cette histoire de Túpac Amaru, elle existe déjà. Mais alors, elle a été faite de façon très théorique et pas conformément à sa langue, à la vie qu'il a vécu, à sa lutte. Combien de communautés paysannes a-t-il organisé ? Pourquoi est-ce que sa lutte a mal tourné ? A cause des paysans, ou à cause des gens des villes, à cause des problèmes de terres ou à cause de la répression des autorités ? Tout ça, il faut que nous le connaissions un peu.

A la campagne, dans chaque communauté, il faudrait faire un monument en pierres. Ici, on ne pourra pas faire une jolie statue mais il faut installer quelque chose qui fasse penser à un chef paysan. A la ville, ils ne voudront peut-être pas parce que c'est plein de métis et s'ils voient que nous mettons sur leur place un paysan en poncho, avec son chapeau cabossé, sa musette à coca ou sa bouteille de gnôle, ils vont se fâcher... ils vont s'énerver et ils vont tout foutre en l'air.

## **Les paysans, les scientifiques et les experts**

Nous autres à Cajamarca, nous avons discuté déjà avec beaucoup de messieurs, des fonctionnaires ou des personnes des projets privés et publics. Ici, à Cajamarca, quand ils vont à la campagne, on leur dit :

- – « Pour que vous soyez des techniciens et que vous puissiez enseigner ici, vous devez d'abord attraper la houe et travailler... Parce que sinon cela ne sert à rien que vous veniez et expliquiez... C'est bien joli d'expliquer mais on voudrait vous y voir aussi avec les outils. Alors oui, je croirai que vous êtes un vrai technicien... Et sinon, c'est pas la peine de parler autant. »

Les hommes spécialistes qui ont terminé les grandes universités... quelques uns qui ont même été jusqu'à l'étranger... apportent des choses de l'étranger, des idées qui sont très bonnes. Mais c'est comme si je disais qu'un gars de la Côte vient ici et qu'il veut nous enseigner à planter son riz là-haut, sur la « jalca ». Ça ne marchera pas ! Et c'est pareil quand un professeur vient et nous apprend des choses qui ne peuvent pas coller dans un village des Andes.

Nous avons discuté avec beaucoup de scientifiques, des hommes très experts, des hommes qui savent tout de leur métier. Ils venaient de Colombie, de Bolivie,

d'Equateur, du Chili, des Etats-Unis, d'Allemagne, du Canada.., Il y avait même des péruviens scientifiques... Et nous avons parlé à propos de leur théorie. Bien sûr, on ne peut pas dire qu'ils ne savent pas. Ils savent beaucoup mais d'après leurs livres, d'après le métier qu'ils ont appris. Ils ont terminé des grandes études supérieures dans des universités très bonnes. Certains – des péruviens – ont été étudier à des universités... parait-il... de Londres, des Etats-Unis, d'Angleterre et d'autres pays étrangers. Mais, quand ils se mettent à discuter ici, ces grands professeurs, il nous semble à nous... à nous qui avons notre pratique... que ça ne sert à rien de tant étudier. Qu'ils ont fait tout ça pour rien parce qu'ici, ça ne sert à rien !

Nous, avec juste notre pratique, nous les valons bien. Parce que notre pratique est une réalité. Nous le disons à partir des faits et ça donne comme dans le livre. Si nous l'analysons, nous leur montrons que nous trouvons comme dans le livre et que nous y arrivons sans être préparés, sans aller étudier dans d'autres pays. Nous leur montrons avec notre pratique.

## **Et qu'est-ce qu'ils vont nous apprendre ?**

On dit que les fonctionnaires doivent aller aux champs pour apprendre aux paysans. Mais nous on se demande : qu'est-ce qu'ils vont bien pouvoir nous apprendre ?

S'ils avaient passé toute leur vie à la campagne, là oui, ils nous apprendraient des choses ces messieurs les fonctionnaires. Là, ils sauraient tenir la houe de la main droite et aussi de la main gauche, ils sauraient combien de minutes il leur faut pour faire ce sillon long de dix mètres, ils sauraient où jeter les mauvaises herbes. Mais, pour l'instant, c'est plutôt à eux de venir apprendre, de venir nous voir et nous écouter.

Ils vont venir nous apprendre ! C'est comme si nous, les paysans, nous allions dans les maisons des métiers pour leur dire ce qu'il faut faire... Comme si nous allions dans les bureaux des fonctionnaires pour leur donner des ordres... C'est exactement ça qu'ils veulent faire : nous amener leurs paroles à eux dans nos champs.

Nous, on dit : C'est le contraire. Ils doivent nous respecter, Ils doivent apprendre de nous. Ce sont les paysans qui doivent les éduquer de nouveau, qui doivent leur montrer tout ce que fait le paysan.

Nous, on a beaucoup d'expérience, on a comparé beaucoup de choses. Et ça, le fonctionnaire ne peut pas l'enseigner. Par exemple, il y a des techniciens qui disent : « c'est comme ça qu'on doit travailler la terre ». Nous, on leur répond : « Eh bien montre-nous. Travaille-la »... Alors, ils attrapent la houe mais ils ne savent pas la tenir. Ils n'arrivent à rien !... Le paysan, lui qui est pourtant si maigre, se baisse et il ne se relève qu'une fois le sillon terminé. L'homme de la ville, le fonctionnaire, ne fait que quatre ou cinq plantes et il tire déjà la langue... Voilà ce que l'on a pu voir !

Encore un exemple. Il y en a qui discutent et qui discutent. Un mois, deux mois, un an... ils mettent pour sortir un article, pour pondre une loi sur l'agriculture. Alors

que le paysan, lui, il pourrait faire et défaire des articles en fonction de ses connaissances. Les articles qui lui conviendraient, il pourrait les écrire de gauche à droite mais aussi de droite à gauche. Et cet article qui fait tant souffrir les autres, le paysan lui peut le faire... et le faire plutôt mieux.

Encore un exemple. Avant, le paysan utilisait un appareil pour arpenter, un théodolite. Mais ce théodolite coûte maintenant un bon paquet... des millions de millions de notre monnaie... ou plutôt beaucoup de dollars comme on dit maintenant... Mais nous les paysans, nous avons remplacé cet appareil par un simple bout de bois... comme qui dirait la barre du A... qui est tout simple et avec lequel nous traçons des routes, des canaux, des barrages, des terrasses. Ça nous sert beaucoup. Ces bâtons ne coûtent rien et, grâce à eux, nous en avons mis plein la vue aux spécialistes. Vous pensez, eux avec tout leur barda, tous leurs appareils et nous avec notre bête bout de bois, notre théodolite du pauvre !

Les fonctionnaires sont là pour installer un canal d'irrigation. Ils dépensent un argent fou. Ils ont des vrais théodolites, des voitures, des engins, du ciment et tout et tout. Mais, quand vient le mois d'août, l'eau des fonctionnaires... y en a plus une goutte ! De leur eau qui a demandé tant d'appareils ! Et nous, avec notre expérience mais sans faire tant d'esbroufe, sans faire tant de chichis, on a fait notre canal juste à côté. Le théodolite, on l'a remplacé par le bout de bois et on a fait un canal où l'eau court encore pas mal. Alors les fonctionnaires ont perdu et ils s'en rendent compte. C'est pour ça que, maintenant, ils demandent leur aide aux paysans.

Il y a des ingénieurs civils qui n'ont eu leur diplôme qu'au piston. Et notre âne à nous, c'est un meilleur ingénieur civil ! Parce que notre petit âne porte ses huit fois vingt cinq livres. Il trace son chemin en tournant à droite, en tournant à gauche. Mais il passe la montagne comme un vrai ingénieur civil. Alors que l'autre, celui qu'on nous a envoyé de la ville, il va se mettre dans un défilé et il ne s'en sort jamais.

Alors ? Ils disent qu'ils veulent venir à la campagne et nous apprendre à préparer le sol, à nous soigner comme il faut... Mais que diable vont-ils nous apprendre ? Eux qui ne savent pas manier la houe, eux qui ne savent pas tenir la pioche, ils vont nous apprendre quelque chose ?... Bien au contraire, c'est à nous de leur enseigner parce que nous on sait tenir la houe, la pioche. Parce que eux, ils sont bons sur le livre mais le livre, c'est pas un outil ! Bien sûr, ça sert le livre, c'est un outil pour l'étude, mais c'est pas un outil pour la pratique. Ça n'a servi à rien.

Voilà ce qu'on dit toujours : on vous vaut bien, nous avec notre pratique et vous avec votre théorie. Est-ce que je me trompe ?

## **Universités paysannes**

Maintenant, certains de ces messieurs universitaires terminent leurs études mais certains ne terminent même pas ! Ils se traînent pendant des années et ils ont leurs diplômes de techniciens par piston. Ils ne servent à rien, ils savent à peine écrire, ils ne peuvent même pas remplir un papier, ils ne peuvent même pas expliquer le pourquoi d'une chose, mais ce sont des spécialistes. Parce qu'ils ont eu du piston, parce qu'il était copain d'un fonctionnaire, parce qu'il a un papa riche, voilà ce que c'est ! Et ça aussi, nous le refusons.

Les universités doivent être au service des plus pauvres et pas au service des riches. Parce que c'est l'argent du peuple, des paysans, de tous ceux qui payent des impôts.

Et avec les universités, on se rend compte que le peuple paie sa contribution pour que s'éduquent les gosses de riches et pas les gosses de pauvres. Alors, à cause de ça, nous appelons les professeurs... et tout le peuple en général... tous les hommes conscients et convaincus par la lutte des paysans et des ouvriers... Nous les appelons à ce qu'ils donnent des bourses, à ce qu'ils permettent notre participation. Le paysan aussi doit arriver aux études supérieures ; les universités et tout le reste sont à tous.

Sinon, seuls ceux qui ont de l'argent vont s'éduquer. Et ceux qui n'en ont pas vont se retrouver le bec dans l'eau et cela ne doit pas se passer comme ça. Ça devrait être le contraire. Les riches, s'ils veulent étudier, qu'ils payent ! Puisqu'ils ont de l'argent, qu'ils achètent des professeurs pour éduquer leurs enfants ! Mais, avec l'argent du peuple qui paie ses impôts, il faut éduquer les gens du peuple. Cet argent, il faut le rendre au peuple.

Il faut qu'il y ait des universités paysannes. Pas seulement des universités pour ceux des villes, pour les riches, mais aussi des universités pour les paysans !

Mais il faut que ces paysans qui iront à l'université ne se contentent pas d'étudier les livres. Par exemple, il faudrait qu'ils passent trois jours par semaine à étudier et trois jours à travailler... Il faudrait un recteur nouveau, un vrai recteur, qui s'intéresse à l'agriculture, aux technologies du paysan, à la récupération de nos traditions andines. Sinon, ça ne nous servira à rien.

Il faut que les hommes des villes se préoccupent davantage des universités, que les recteurs et tous les autres envoient les élèves trois jours aux champs et trois jours en classe. Ce serait une manière de parler un peu ensemble, entre praticiens et théoriciens !

## **Unir notre pratique et la théorie de la ville**

Ces derniers jours, je parlais avec près de 120 d'étudiants de La Cantuta, une université d'où sortent des Ingénieurs, des agronomes, des sociologues, des anthropologues, des zootechniciens. Ils vont venir travailler à Cajamarca. Alors, je leur ai dit :

- « Très bien, nous sommes d'accord pour que vous veniez. Mais pas seulement pour nous apprendre vos trucs à vous. »... Ils ont appris comme des amateurs. Qu'ils apprennent maintenant pour de bon !... Au lieu de se contenter de consommer, qu'ils produisent ! Qu'ils fassent quelque chose eux aussi !

Mais, bien sûr, il y a aussi des hommes de la ville qui servent à quelque chose. Sûrement pas tous mais quelques uns ! Eux aussi, ils produisent, ils pourraient venir à la campagne et donner des enseignements. Et avec ça, oui, nous sommes d'accord ! Avec ces hommes de différentes professions qu'ils ont finies dans les universités. Avec eux, on aime bien se donner la main entre la ville et la campagne. Là oui, on peut faire un troc. Et on en parle avec ces messieurs.

Nous, nous avons vu qu'il doit y avoir une manière d'unir les deux choses, la pratique et cette théorie des villes. Bien sûr, je le répète, il y a aussi quelques bonnes choses dans la théorie de la ville... il y a aussi des choses qu'il ne faut pas

rejeter, qui doivent être acceptées de même qu'il y a des choses à nous que eux doivent accepter.

Mais certains de ceux de la ville ne veulent rien accepter. Ils ne veulent que nous imposer leur parole à eux, que nous la mettre dans nos idées et nos pratiques à nous. Ils disent que ça... ça ne vaut rien, que ceci... on doit le laisser tomber, qu'on doit tout changer pour leurs idées à eux.

Et nous on leur dit non ! Nous, on doit, au contraire, voir et vérifier tout ça, vérifier nous mêmes.

Combien d'années peut durer la « mashua », la graine, dans une jachère ? Certains étudiants, certains professionnels nous disent qu'elle dure deux ans. D'autres disent que c'est trois ans. Et d'autres, cinq ans. Aucun ne nous donne l'information exacte. Parce que la « mashua » dans une jachère... si la graine tombe et qu'aucun animal n'entre dans cette jachère... elle dure plus de douze ans ! La graine tombe et ça repousse... l'autre graine tombe et ça repousse encore. Et la « mashua » continue, continue... elle ne se perd pas. Alors, ils ne nous ont rien dit de juste.

Je le répète : je ne méprise pas pour autant la théorie ni la technique de ces messieurs les spécialistes. C'est aussi une chose intéressante. Je crois que ça sert aussi. C'est un peu comme un livre et un cahier. S'il n'y a pas de cahier, où est-ce qu'on va écrire ce qu'il y a dans le livre ? Et s'il y a un cahier mais pas de livre, qu'est-ce qu'on va écrire dans le cahier ?

Remarquez que je crois quand même que le cahier est plus intéressant. Parce que le cahier, même s'il n'y a pas de livre, il servira à écrire ce qui sort de votre tête, de votre pratique. C'est pour cela que je dirais que le cahier a droit à plus de respect que le livre. Pas vrai ? C'est pour ça que je pense que... pour ainsi dire... le paysan aussi a droit à plus de respect que le spécialiste. Pas vrai ?

## **A eux de valoriser nos idées, nos pratiques !**

Nous autres les paysans, non seulement on doit être pratiques mais on a aussi besoin de votre théorie parce qu'on doit utiliser ces choses-là pour ne pas nous faire avoir. Parce que c'est intéressant que nous y voyons plus clair nous aussi. C'est pour cela que nous disons :

- « La théorie et la pratique sont toutes deux des professionnelles »

Ainsi quand un enfant ou un élève technicien termine ses études supérieures, vers qui ira-t-il pour qu'on lui apprenne sur le terrain ? C'est le paysan qui doit être le dernier maître... mais pas comme on dit... la dernière roue de la charrette. C'est là qu'on apprend la terre, les herbes, et tout le reste. Pourtant qui donne le titre professionnel ? Le Recteur. Mais pourquoi ce privilège au Recteur qui ne sait rien de tout ça ?

Nous, nous voulons qu'au contraire, les autres valorisent nos idées, nos pratiques et qu'ils ne les perdent pas. Ils doivent revenir aux technologies paysannes que le paysan utilise. Et sans tout casser, sans y mettre leurs idées à eux ! Parce que leurs idées à eux amènent des choses étrangères.

Le praticien de tout ce qui se vit à la campagne, il en sait beaucoup ! Il en sait pas mal, c'est un homme, pour ainsi dire... un expert. N'importe quoi il sait le faire.



Nous avons l'exemple de nos ancêtres les Incas. Un peu partout, au Cusco mais aussi ici même à Cajamarca... par exemple à Contumazá, Totorillas, La Pauca, Las Quinuas, Santa Posa, Malá, et aussi Celendín, Sorochuco, San Pablo, San Miguel... Par exemple, à San Juan de Chotén, sur les collines, il y a encore des traces de nos ancêtres les Incas là où ils ont bâti des terrasses : il y a des tas de pierres toutes petites qu'ils ont mis et qui ne tombent pas durant des années et des années. Alors, comment est-ce qu'elles tiennent autant ?

Maintenant, il y a beaucoup de spécialistes qui étudient les livres et qui viennent tripoter les pierres. Ils les tripotent et, dans les six mois ou dans l'année, les pierres qui tenaient depuis si longtemps commencent à tomber, à s'écrouler. Alors ça nous montre qu'il n'y a pas seulement la théorie mais qu'il y a aussi la pratique et qu'elle servait depuis longtemps.

On dit que nous sommes des ignorants. Mais si nous étions des ignorants, il n'y aurait jamais eu ces grandes œuvres que l'on exhibe aujourd'hui : les Machu Picchu, Pisac, Sacsahuamán et d'autres à Cajamarca même. Voilà ce que nous montrent toutes ces pierres immenses que l'on a posé et qui pèsent... je dirais... des tonnes et des tonnes ! Même si les experts anthropologues se moquent de nous en disant qu'on a utilisé des liquides comme du savon pour les déplacer, ou bien que les Incas mettaient beaucoup de terre dessous pour hisser leurs grandes pierres...

## Qui doit donner le diplôme ?

Je vous le disais : pourquoi vont-ils vers les recteurs pour recevoir les diplômes ? Pourquoi ne vont-ils pas plutôt vers le paysan ? Car le paysan est le dernier apprentissage avant leurs thèses comme ils disent. Et est-ce que Mr le Recteur a un champ à la campagne ? Est-ce qu'il a déjà tenu une bêche dans sa vie ? Est-ce qu'il a déjà conduit une paire de bœufs ? Alors pourquoi ? Pourquoi ce machin de la thèse ? Le paysan, lui, il conduit les bœufs, il manie la bêche et la pioche. Alors, c'est lui... ce sont ses assemblées démocratiques... qui devraient donner les diplômes aux professionnels !

Quand l'homme qui fait sa thèse pour être professionnel arriverait à la campagne, le paysan lui dirait :

- « Voyons voir ! Et comment qu'on fait cette petite motte ? Comment on pourrait l'ébouler ? Qu'est-ce que c'est que cette herbe ? Comment on attache ce joug ? Combien on laisse entre chaque plant de patate ? Combien d'orge il faut semer sur ce lopin ? »

Et nous, nous disons :

- « Ici, il y va plus ou moins tant de kilos d'orge. Ce joug se présente comme ça. Le taureau le plus beau se met du côté du dessus, le plus maigre plutôt de ce côté. Cette courroie doit mesurer tant de brasses. Cette pointe-là évite de fatiguer les bœufs. Elle doit dépasser du joug de tant de doigts. »

Et encore ! Avec quoi amarre-t-on cette pointe ? On doit lui montrer avec quoi amarrer la pointe. Et lui, le professionnel qui doit recevoir son diplôme, il est là et il note, il note dans son cahier... Et alors, à quoi ça sert de tant étudier si, après, il revient pour qu'on lui en apprenne encore un peu !... Le Recteur et tous ses spécialistes ou tous ceux qui ont enseigné, est-ce qu'ils en savaient autant ? Sûrement pas !

Les meilleurs spécialistes, c'est nous. Parce que nous, nous lui apprenons vite, nous ne lui faisons pas perdre son temps. L'étudiant, il n'a besoin que d'un mois ou deux, au pire d'un an. Alors qu'ils viennent pratiquer à la campagne ! Et qu'à partir de ça, ils sortent leurs thèses.

Pourquoi est-ce qu'ils ont passé tant de temps... jusqu'à 25, 30 ans !... à étudier dans une université ? Et ils ne savent même pas lire comme il faut ! Et ils écrivent mal, tout tordu, penché par ci et penché par là ! Un paysan à l'ancienne, un de ceux qui... Dieu sait comment !... a appris petit à petit, a une écriture plus meilleure qu'un de ces hommes de trente ans qui étudie depuis l'âge de cinq ou six an si il y en a même des qui meurent en étudiant... et ils étaient encore loin d'avoir fini d'étudier... et ils ne savaient même pas tout écrire !

## **Comment apprenons-nous dans nos organisations ?**

En fonction de nos nouvelles formes d'organisation, il y a un changement... je dirais... une politique nouvelle qui adapte notre peuple à une forme universelle de la vie de paysan. Alors, il faut nous respecter.

Par exemple, dans les règlements des « Rondas Campesinas », il y a beaucoup de choses que nous discutons point par point. Il ne suffit pas de lire l'article du règlement des Rondas... Lire, c'est facile. On peut lire et ça y est. Ça serait faire comme les bureaucrates, comme les autorités... Je te lis mon Code civil, mon Code Pénal et toutes ces choses. T'es d'accord ou t'es pas d'accord, c'est pareil ! Pas de problème, tu lèves la main et c'est fini ! Non, c'est pas ça ! Nous, on lit l'article, on y pense et on l'explique aux camarades, et après on le peaufine. C'est ça qui est intéressant, c'est ça qu'il faut faire !

Nous devons améliorer et faire connaître, redonner notre connaissance de leader à notre peuple, à la masse de la « Ronda » et aux syndicalistes, aux « Clubs de Mères » et à tout le peuple qui a besoin d'éclaircissement et de plus de connaissances.

C'est en causant et en causant qu'on s'explique dans les « Rondas ». Et on le fait en accord avec nos façons de parler, en accord avec nos vies de paysans, en accord avec nos coutumes. Le paysan s'en rend compte ; il pense et il dit : « Ay ! Caramba, ça oui ! »... Voilà avec quoi on est d'accord. Mais pas avec le fait qu'on nous balance trop de théorie ici. Ça ne marche pas ici. Et c'est ça qu'on combat en ce moment même.

Car il y a des milliers et des milliers de choses que nous devons expliquer à nos frères paysans... nous autres qui savons leur faire sentir dans leurs têtes... afin qu'ils oublient ces idées de vivre dans la haine.

## **Faire le troc des paroles**

Quand je reviens sur tout ce qui s'est passé pour nous les paysans, je crois qu'il faut que les paysans péruviens... Tous les paysans péruviens et pas seulement ceux de Cajamarca... Et même ceux de toute l'Amérique latine... Je crois qu'il faut qu'ils fassent des cours de formation, d'orientation... en accord avec les leaders paysans, avec leurs chefs.

Il faudrait même des discussions, des cours de formation, avec d'autres dirigeants des pays frères... comme l'Equateur, la Colombie, la Bolivie... Il faut des

échanges. Peut-être les faire venir... Par l'intermédiaire de quelques institutions qui veulent collaborer volontairement...pour qu'ils nous donnent des éclaircissements. Car on dit qu'il y a aussi de très bonnes idées dans les autres pays de la paysannerie andine ! Tout cela nous apporterait de riches expériences. D'eux vers nous... mais nous pourrions aussi leur donner les expériences de la vie de la patrie péruvienne pour qu'ils les ramènent chez eux. Nous ferions un échange... un troc des paroles. Ca serait utile.

J'espère qu'entre quelques-uns... par l'intermédiaire d'amis qui nous aideraient peut-être à payer les voyages... il y aura cette sorte d'échange de paroles entre dirigeants intéressés à donner des cours de formation. Cela nous servirait beaucoup pour avancer dans le développement et dans le travail agricole... celui de l'agriculture andine comme on dit.

Peut-être aussi qu'il faudrait nous ouvrir plus. Je dirais... qu'il faut qu'on signe des accords. Pour que le paysan s'exprime directement sur certaines radios, à la télévision... Pour qu'on parle un peu plus d'agriculture... Pour qu'on fasse aussi quelques articles dans des journaux, qu'on reprenne ce que fait le paysan ici ou là, en donnant des orientations à ses frères.

Il faudrait que la télévision s'intéresse un peu plus à l'agriculture andine ! A l'élevage andin, aux rivières andines, aux défilés et au reboisement, aux animaux andins, au chrétien andin.

Nous serions en même temps comme des professeurs paysans... des professeurs selon la pratique. Je crois que ça devrait être comme ça et que nous devons avancer un peu plus. Pour que le paysan poursuive dans le développement, pour qu'il continue à penser davantage à ses propres idées, et pour qu'il donne les explications à ses frères là où elles ne sont pas encore arrivées.

Je recommande beaucoup... et j'insiste auprès de mes frères de la campagne pour que... sur cela, et sur beaucoup d'autres choses... à travers des brochures, à travers d'autres gens... on transmette aux cerveaux. Que nos cerveaux soient des magnétophones... qu'ils soient les transmetteurs, que la langue soit le haut-parleur pour tous les paysans de la patrie... Pour que nous transmettions des uns aux autres, de communauté à communauté, et qu'ainsi les paysans s'organisent.

Nous avons vu qu'il y a beaucoup de choses... des infinités de choses... dont nous pouvons parler et j'espère qu'il en sortira quelque chose comme un livre. Mais, parfois, les livres ont beaucoup de théorie... Parfois, ils sont très bons pour les paysans mais quand ils ont surtout des mots théoriques, ils ne nous servent à rien. On les pose à côté et on s'endort parce qu'ils ne nous donnent pas la solution. C'est pour ça qu'il faut que sorte une brochure ou un livre qui corresponde aux règles paysannes, en fonction de chaque communauté qui peut enregistrer.

C'est pourquoi, à partir de cette conversation..... de ce récit que nous faisons ici à Cajamarca... j'espère que sortiront d'autres frères paysans qui ont des bonnes idées. J'espère que d'autres leaders paysans feront aussi leur récit et que celui-ci arrivera jusqu'à notre patrie, qu'il arrivera tout spécialement jusqu'à Cajamarca.

Avec mes remerciements !

Eriberto Ventura Castrejón  
Cajamarca, mars 1989



## **LA FABLE DE L'ÉCOLE AMÉLIORÉE**

**A propos de Médardo l'agronome  
et des écoles rurales**



## Comment Médardo l'agronome en vint à faire tout un discours sur l'éducation

Médardo l'agronome s'ennuyait dans ces réunions. Parler d'éducation et d'écoles, voilà qui n'était pas son fait. Il s'en serait volontiers passé. Mais il aurait été mal vu. Dans le Projet, il fallait travailler en « équipe multidisciplinaire », collaborer et agir tous ensemble.

Ce n'était pas de la mauvaise volonté. Chaque fois qu'on lui demandait quelque chose, Médardo le faisait. C'est comme ça qu'il avait déjà beaucoup contribué à cette histoire des écoles.

Il s'était donné à fond lors du cycle de formation des instituteurs. Il leur avait donné des conférences sur les cultures andines, il avait expliqué les pratiques paysannes, il avait organisé des visites aux pépinières.

Il avait également beaucoup aidé le travail dans les écoles. Il avait appuyé les classes de Sciences Nat. Il avait dirigé la création de plusieurs jardins potagers.

Ce n'était pas non plus par manque d'intérêt pour l'éducation. Médardo était bien d'accord qu'il y avait là un problème grave.

Par expérience, il se rendait compte que lui-même, à l'école et en fac, il n'avait pas appris ce dont on a besoin pour travailler ensuite avec des paysans. Et c'était encore pire pour les enfants de la campagne ! Jamais on ne leur enseignait ce qu'il faut savoir pour vivre et travailler sur une chacra. Par contre, on leur faisait perdre beaucoup de temps en classe pour leur apprendre pas grand-chose, et surtout pas grand-chose d'utile.

Il était également d'accord avec ce que voulait le Projet. Il fallait bel et bien faire quelque chose pour améliorer l'école, pour qu'elle commence à parler de la vie à la campagne.

Mais toutes ces réunions l'ennuyaient. Parfois, on n'avancait pas parce que tous répétaient la même chose, sous prétexte de « participer ». D'autres fois, on parlait de choses intéressantes mais avec un vocabulaire tellement spécialisé qu'il ne s'y retrouvait plus.

Un jour, Médardo fut convoqué à une nouvelle réunion. Ça l'embêta plus que jamais car il était justement en train de terminer un rapport sur les pratiques paysannes de cultures andines. La réunion allait le mettre en retard dans son propre travail !

Il y alla par discipline. Mais il y était sans y être. Sa tête, elle, restait à son rapport. Il faisait semblant de prendre des notes sur ce qui se disait mais, en fait, il élaborait un vague brouillon pour son chapitre sur certains dangers de l'introduction de variétés améliorées.

Lors d'une suspension de la réunion, il relut les phrases éparées qu'il avait notées. Soudain il se mit à rire tout seul dans son coin. Il venait d'en trouver une qui disait : « **L'école améliorée peut empirer la situation du paysan** ». Un drôle de lapsus !

Il vit qu'il y avait là une bonne blague à faire à ses collègues. Il réfléchit à la manière de mieux la présenter ; il chercha d'autres comparaisons entre semences et écoles. Et sa blague cessa d'en être une.

Ce jour-là, lorsque la session reprit, pour la première fois depuis qu'il était dans le Projet, Médardo fut l'un des principaux acteurs d'une réunion au sujet du travail avec les écoles rurales.

**« Aux éducateurs il leur arrive la même chose qu'à nous, les agronomes. A peu près la même chose, je crois.**

**Je me rends compte qu'avec les écoles nous sommes encore en train de faire tout le contraire de ce que nous recherchons maintenant en agriculture.**

**Dans le Projet, nous n'arrivons plus avec nos gros sabots des vieux " paquets " agronomiques. On n'essaye plus de pousser le paysan à changer ses assolements, ou à n'avoir qu'une culture par champ, ou à remplacer ses semences autochtones par nos variétés améliorées.**

**Nous voulons plutôt mieux connaître et appuyer l'agriculture du paysan, avec ses associations et ses rotations végétales, avec ses propres semences, avec ses propres techniques, en aidant à les revitaliser et en regardant en quoi elles pourraient être améliorées.**

**En éducation, par contre, on continue sur le même schéma qu'avaient les agronomes auparavant. On ne travaille que sur l'éducation introduite de l'extérieur, l'école, en cherchant à l'améliorer avec un nouveau cursus, avec de nouvelles techniques pédagogiques, et on laisse tomber l'éducation autochtone.**

**Tout l'effort consiste à obtenir une école améliorée, de la même manière que nous autres recherchions des variétés améliorées.**

**Comme nous avec notre monoculture, on veut faire de la mono-éducation : les enfants à l'école, les instituteurs dans les " cycles de formation ", les paysans dans les journées de formation, les paysannes au sein des Clubs de Mères.**

**Dans le Projet, nous disons que l'éducation scolaire est mal en point et que l'éducation paysanne se perd. C'est la même chose que pour les semences : les variétés nouvelles sont mal adaptées et ne durent pas tandis que les semences autochtones, elles, sont en train de se détériorer.**

**Peut-être que c'est aussi la même chose quant à la rivalité entre les deux. De même que les variétés nouvelles déplacent et appauvrissent les semences autochtones, peut-être l'école améliorée déplace-t-elle et détruit-elle l'éducation paysanne.**

**Je crois qu'il serait très intéressant de regarder l'éducation avec les mêmes yeux que nous essayons de voir la chacra paysanne.**

**Le paysan a des cultures pour lui et, quand il le peut, des cultures pour vendre. S'il veut des patates pour le marché, il utilise des variétés améliorées, mais dans les champs destinés à la consommation familiale, il prend ses patates autochtones. Il fait pousser de l'eucalyptus pour le vendre en ville mais il garde pour lui le hualango et la quenoa.**

**C'est peut-être pareil pour l'éducation. Il a l'école pour ses rapports avec la ville et son éducation paysanne pour apprendre à vivre et travailler dans la chacra.**



Avant, nous ne nous rendions pas compte de tout ça. Pour nous, la chacra paysanne c'était une anarchie et un gaspillage. Les mauvaises herbes détérioraient les cultures. Les techniques étaient archaïques. Nous avions dans la tête un modèle de ferme extrait des manuels et nous jugions selon ce modèle.

En éducation, on continue pareil. Pire encore : on ne reconnaît même pas qu'il y a aussi une éducation paysanne ; on ne voit que quelque chose d'informel, quelque chose que l'on croit anarchique.

Mais, de même que nous nous avons dû reconnaître qu'il y avait tout un savoir dans les pratiques paysannes, que les mauvaises herbes n'étaient pas une perte mais une culture associée, que l'association permet une meilleure production à long terme, de même les éducateurs devraient commencer à ouvrir les yeux.

Nous, nous avions l'avantage de pouvoir voir les champs des paysans, voir qu'ils avaient là leurs propres semences. Nous pensions qu'elles ne valaient rien et qu'il fallait les remplacer par d'autres mais elles étaient là.

En fait, si nous voulons vraiment les voir, ils sont là aussi les pères qui apprennent à leurs garçons à conduire l'attelage et la charrue, elles sont là les mères qui guident leurs filles dans l'apprentissage du filage et du tissage, elle est là la fillette de 7 ans qui va garder les bêtes avec sa petite sœur et qui lui montre comment faire.

Maintenant, dans le Projet, nous nous demandons comment est l'éducation paysanne et nous disons qu'il faut l'étudier. Elle fonctionne peut-être comme la chacra, avec des associations et des rotations de cultures. Alors, il ne faut pas séparer autant les parents des enfants mais plutôt regarder comment ils s'associent et comment ils circulent à travers les différentes parcelles.

Moi, je n'y connais rien en éducation mais je crois que les éducateurs vont devoir oublier bien des choses qu'ils ont apprises s'ils veulent être capables de comprendre l'éducation paysanne. Tout comme nous, nous avons dû laisser tomber bien des leçons d'agronomie pour commencer à comprendre l'agriculture des paysans ».

Depuis ce jour, au Projet, lorsque Médardo n'est pas très attentif dans une réunion, personne ne l'embête. Quelques-uns parce qu'ils préfèrent que Médardo se taise. D'autres parce qu'ils espèrent le voir commettre un nouveau lapsus et qu'un jour ou l'autre, il se mette à parler de santé améliorée, de forêt améliorée, d'écologie améliorée...

## **Comment réussir à ce que Médardo naisse**

Médardo n'existe pas. Mais il pourrait presque exister. Il n'y manque pas grand chose.

Tous les éléments sont présents, là, dans le Projet Pilote d'Ecosystèmes Andins, avec sa riche expérience de travail avec les écoles rurales. En quelques années, le PPEA a parcouru des voies diverses.

Il a fait un diagnostic de l'éducation formelle dans la zone. Il a évalué de façon critique les aspects quantitatifs et qualitatifs de celle-ci. Il a étudié son potentiel et ses limites pour ce qui est de son propre objectif de formation à l'environnement.

Le PPEA a commencé à intervenir sur les faiblesses constatées. Il a aidé à construire des écoles et à améliorer leurs infrastructures. Il a complété la formation des instituteurs sur des sujets trop délaissés. Il a fourni des innovations dans les méthodes pour développer la pédagogie ; il a, par exemple, démontré l'utilité de commencer par ce que sait l'enfant paysan au lieu de le faire selon le sacro-saint programme.

Le PPEA est intervenu directement dans le processus éducatif. Il a enrichi quatre matières avec de nouveaux contenus relatifs à l'environnement. Il a appuyé la création de jardins potagers pour que les élèves puissent y pratiquer la construction de terrasses, la préparation du compost, la culture des légumes.

Il a cherché à étendre ces apports. Il a signé des accords avec les autorités éducatives. Il a facilité leurs contacts avec d'autres institutions.

Le PPEA a également fait un effort particulier pour réorienter le type de contenus en ce qui concerne la formation à l'environnement.

Il a insisté pour que l'on recueille les connaissances paysannes et pour que ces dernières soient incluses dans l'éducation scolaire. Il a expérimenté des techniques participatives pour réaliser cette collecte avec les enfants. Il a élaboré divers matériaux pour favoriser leur utilisation dans les écoles.

Il a stimulé le rôle des adultes paysans eux-mêmes dans la collecte et la revalorisation de leurs pratiques et de leurs connaissances. Il a contribué à l'élaboration de dizaines de fiches sur celles-ci. Il a collaboré à l'organisation de rencontres entre ces paysans afin qu'ils partagent leurs savoirs. Il a assumé un rôle clé pour permettre la coordination et la coopération entre diverses institutions ayant la même inquiétude.

Il a, en même temps, aidé à identifier l'existence d'un système éducatif propre aux paysans. Il a commencé à recueillir certaines manifestations de celui-ci, à étudier certains de ses mécanismes.

Mais jusqu'à présent il manque quelque chose au PPEA pour que ce potentiel s'épanouisse. Tout est encore dispersé. D'un côté, il y a les techniciens agraires et les travailleurs sociaux en train de collecter ces pratiques et connaissances paysannes. D'un autre côté, il y a les instituteurs qui font la classe aux enfants. D'un autre côté encore, il y a les paysans qui se forment comme ils le savent et comme ils le peuvent.

Entre eux tous, il y a bien quelques échanges, quelques collaborations. Mais il manque encore le ciment de cette si attendue formation à l'environnement. Par moments, le PPEA cherche à le trouver et demande l'appui de quelques consultants ou de quelque étude spécialisée. Ce n'est pas suffisant.

Peut-être Médardo pourrait-il aider. Quelle est la différence entre Médardo et les autres ? Quelque chose de très simple. Au lieu de continuer à concevoir son apport au travail interdisciplinaire comme un appui (en informations et en contenus) au spécialiste en la matière, il s'est mis à repenser l'éducation à partir de sa propre

expérience d'agronome. Car Médardo n'est pas éducateur et il n'a pas besoin de devenir éducateur pour s'occuper d'éducation. S'il a quelque chose à offrir, c'est son regard, c'est son point de vue, c'est l'éclairage que lui permet son expérience différente.



**5**

## **LA FABLE DE L'URBANISATION RURALE**

**Reportage au Centre Communal de Chamis**



**« Nous avons déjà demandé au Projet de nous remettre notre Centre Communal. Maintenant nous voulons l'utiliser nous-mêmes. »**

En cette matinée du 30 janvier 1990, les amis de Chamis se sentent orgueilleux tandis que nous causons devant une splendide construction : « leur » Centre Communal.

Dix-sept ans plus tôt, lorsque la réforme agraire leur a attribué le domaine de Chamis, alors propriété de la « Beneficiencia Pública de Cajamarca », il n'y avait rien dans ce recoin situé un peu en dessous de la lagune de Mataracocha. Ce n'était qu'un champ que le maître d'hacienda louait à l'un d'entre eux et qui n'était même pas cultivé.

Aujourd'hui, la visite est impressionnante.

## **Un Centre qui grandit...**

A peine a-t-on dépassé la dernière côte de la route qui grimpe depuis Cajamarca, on aperçoit l'immeuble principal avec son étage.

Il comprend douze salles, sept au rez-de-chaussée, cinq en haut. En bas, il y a le Poste Sanitaire, avec salle d'attente et cabinet ; un petit bureau pour le Conseil d'Administration de la coopérative ; un dépôt de matériaux divers ; des toilettes pour hommes et pour femmes.

Les pièces du haut servent de bureau et de dortoir pour les fonctionnaires du Projet Pilote d'Ecosystèmes Andins (PPEA) et pour le responsable de secteur de l'Institut National de Recherches Agraires (INIAA).

Chamis a bien fait les choses : les toilettes ont tout le confort, avec des waters pour s'asseoir, des douches ; on a installé des tuyaux pour l'eau chaude ; sur le toit, il y a des panneaux solaires pour produire de l'électricité ; les piliers de la galerie-balcon de l'étage sont en bois tourné ; les murs sont recouverts d'un enduit « la règle » ; l'ensemble est beau et agréable.

Au sud de cet immeuble, à quelques mètres à peine, les habitants sont en train de terminer une longue construction qui se raccorde perpendiculairement à une autre plus ancienne, le magasin communautaire. Les nouvelles salles sont prévues pour une cuisine, un réfectoire et un four à pain.

Derrière la cuisine, invisible depuis la route, il y a une bonne pépinière forestière avec ses milliers de plants et ses outils. A côté, on est en train de construire un entrepôt pour tubercules andins. Il n'a pas encore de toiture.

En marchant vers le Nord du bâtiment principal, après avoir laissé de côté une petite plantation d'eucalyptus, nous arrivons sur un ensemble d'appareils comme on en trouve peu souvent dans les communautés andines : près de dix instruments différents de mesure du climat : c'est la Station Météorologique Centrale du PPEA.

Plus au Nord, à quelques dizaines de mètres de l'édifice principal, nous trouvons un autre bâtiment plus petit mais qui a également belle allure. Terminé depuis peu, c'est le moulin communautaire.

Les deux, puis trois, ensuite cinq paysans avec qui je parle m'expliquent qu'il y a plus de 10 ans que les gens de Chamis ont construit tout seuls le premier magasin, avec un dépôt et un four.

L'immeuble principal a démarré il y a 8 ans. Il s'agissait alors d'un bâtiment plus petit, pour un poste sanitaire, qu'ils entreprirent avec l'aide du Silvo (le Service Silvo Agraire – SESA – de l'Université de Cajamarca), à l'époque où fut créée la pépinière ; mais ils ne le finirent jamais. Plus tard, avec le PPEA, ils décidèrent de

le reconstruire et de faire une fois pour toutes quelque chose de plus grand car ils avaient besoin de davantage de salles.

Bien sûr, les appuis qu'ils obtinrent avaient leur prix. Une grande partie du bâtiment est occupée par le PPEA et par le gars de l'INIAA. Mais, en novembre dernier, ils ont demandé que l'ensemble leur soit remis et ils discutent maintenant de la manière dont ils vont le redistribuer.

En plus de la salle pour la coopérative, il y en aura une autre pour le Conseil de Voisinage constitué il y a deux ans et qui regroupe huit hameaux.

Ils veulent en attribuer une autre à la Bibliothèque Communale formée avec les livres que le Projet a commencé à rassembler pour eux.

La salle de réunions de l'étage servira à différentes sessions et aux cycles de formation que le Conseil d'Administration a décidé d'organiser à partir de cette année.

Ils pensent également octroyer un espace au Juge de Paix et un autre au Comité de Rondes Paysannes de Chamis. Les idées et les projets ne manquent pas.

Mes interlocuteurs sont orgueilleux et je partage leur sentiment ! J'ai visité tant et tant de communautés dans les Andes ! Je sais tous les efforts et les illusions que cela signifie pour eux.

### **... ou une vitrine qui avance**

Il y a plus de deux heures que je suis là à poser des questions (bien malgré moi, le travail m'y oblige) et je sens qu'ils s'en fatiguent. C'est à mon tour d'apporter quelque chose. Dans ce cas-ci, j'essaie de leur renvoyer une image différente de « leur » Centre.

En tant que bâtiment et ensemble de services, le Centre Communal est très joli, très attrayant. Je connais un peu la longue histoire de sa construction et je sais qu'il correspond à un rêve persistant des paysans.

Pourtant, tout cela peut changer du tout au tout si l'on veut bien y poser un autre regard ! Ce qui apparaît comme un bel exemple de réalisation paysanne avec l'appui de projets de développement, peut également être interprété comme une vitrine de la ville pour séduire les campagnards.

Tout y est !

On accède au Centre Communal par une route stabilisée... qui s'achève deux cent mètres plus loin. Comme s'il s'agissait seulement de permettre à la ville d'intervenir plus facilement avec ses techniciens et d'emporter les premiers troncs d'eucalyptus, fruits des reboisements d'il y a quelques années. Ou bien d'offrir un plus grand confort aux responsables, aux « évaluateurs » et autres bailleurs de fonds du projet qui veulent venir voir « du concret ».

A quoi sert donc l'immeuble principal ? A des activités exclusivement liées à la ville.

Le principal occupant est le Poste Sanitaire, qui répond bien à une initiative et à une exigence du village, mais qui est destiné à recevoir la médecine de la ville. Je sais que le PPEA ne veut pas en rester là, qu'il essaie et c'est là un de ses mérites – d'articuler la médecine andine avec la médecine occidentale. Mais le but de ce Poste est de toutes manières d'amener la médecine urbano-occidentale à la campagne. La concentration des services en ce bout de route n'a pas d'autre



raison d'être que de faciliter l'accès du médecin de l'hôpital de Cajamarca ou l'évacuation de malades vers la ville.

Les institutions d'Etat forment le deuxième groupe d'occupants, qu'il s'agisse du PPEA en tant que projet de la Corporation de Cajamarca et du Programme des Nations Unies pour l'Environnement (PNUMA), ou qu'il s'agisse de l'INIAA.

Que font-ils là ? Au delà des discours et des intentions, que pouvons-nous en voir ?

Le bâtiment, ils l'ont créé à leur image.

A quoi et quand serviront ces toilettes dans un endroit où il n'y a pas d'eau pour faire fonctionner le système d'évacuation des waters, ni pour alimenter les douches en eau chaude ?

Qu'ils sont beaux ces panneaux solaires pour fournir de la lumière ! Qu'est-ce qu'ils doivent faire joli dans un rapport, dans un bilan d'activités où l'on démontre que l'on contribue à améliorer l'écosystème en employant des « énergies alternatives » ! Mais, pourquoi donc les paysans nous commentent-ils : « **Jusqu'à présent, nous n'avons qu'une petite pièce pour nous. Il est interdit d'entrer dans les autres car on pourrait casser des choses. Les panneaux solaires, on n'a pas le droit d'aller les regarder, même pas d'aller les regarder car ils pourraient se dérégler...** » ?

J'exagère ? Peut-être. Il est probable que mes interlocuteurs profitent de ton critique qu'ils sentent dans mes questions pour jeter de l'huile sur le feu. Mais je n'invente quand même pas. La meilleure démonstration, ou plutôt la caricature, de tant d'idées et intentions des institutions urbaines est là, devant la porte du Centre Communal : la place.

Dix à vingt mètres à peine séparent l'immeuble de la route. Dans un espace aussi réduit, les ingénieurs sont en train de fabriquer une petite place. Toute naine mais dans le plus pur style de celles autour desquelles s'organisent et grandissent les bourgs, et qui sont à leur tour la réplique des Places d'Armes coloniales des plus grandes villes.

Pour créer la petite place de Chamis, il a fallu faire violence à bien des choses. Il a fallu casser le terrain, le creuser et le niveler afin d'obtenir une aire adéquate... juste en dessous du niveau de la route. Il a fallu violer la logique urbaine elle-même, car aucun bourg ne pourrait s'organiser autour de cette place mais seulement en dessous d'elle. Il a fallu se battre au sein du PPEA lui-même pour imposer cette mesure typique de ceux qui recherchent une clientèle politique. Il a fallu convaincre et faire pression sur les paysans pour qu'ils acceptent et fournissent leur main d'œuvre, pour qu'ils se dépêchent et permettent ainsi aux autorités de faire bientôt une belle inauguration...

Qu'est-ce que cette place sinon une mauvaise imitation des schémas urbains, une caricature ? Un technicien du Projet me disait hier qu'elle devait servir pour les réunions communales. Mais les femmes que je vois en ce moment se rassembler pour leur session du Club de Mères ne recherchent pas cette place. Je vois qu'elles préfèrent plutôt s'asseoir sur l'herbe, à côté du magasin communal.

## Imitons pour être « présentables »

Un de mes interlocuteurs me confirme à présent cette idée. Alors que je lui demande pourquoi ils ont fait tout cela ici, il me répond : « **pour avoir un centre plus présentable** ».

Présentable. Voilà sans doute un mot clé pour comprendre. C'est ici que la ville présente ses offres, ses propositions pour le développement de la campagne. C'est ici que les paysans se font présentables pour leurs rapports avec la ville. C'est ici que Chamis se rend présentable et acquiert importance et statut pour devenir le centre et l'intermédiaire d'un ensemble de hameaux dans leurs contacts avec la ville.

Les projets de distribution future vont eux aussi dans le même sens. Qu'est-ce que le Conseil de Voisinage sinon un prolongement de l'organisation urbaine, une décentralisation du modèle urbain ? Au lieu de s'appropriier les nouveaux espaces de gouvernement local qu'offre la loi, le Centre Communal va servir à imiter dans son bâtiment le bureau du maire de Cajamarca.

Même le Juge de Paix, instance qui, dans bien des villages, avait réussi à s'identifier avec l'organisation communautaire, aura bientôt son bureau. Il cessera d'être Monsieur Untel, Juge de Paix que tout le monde connaît et qu'on va chercher chez lui ou dans ses champs. Il se transformera en une tête et beaucoup de papiers, une tête derrière une table, dans un endroit fixe vers lequel viendront humblement les pétitionnaires.

Le Conseil d'Administration de la Coopérative (ou bien les dirigeants de la future « communauté paysanne ») pourra tenir ses sessions à huis clos et éviter ainsi la présence de simples habitants qui, dans un autre style de salles, ont l'habitude de s'approcher pour écouter (apprentissage et contrôle), soit parce qu'ils sont intéressés, soit parce qu'ils sont de passage. Les dirigeants pourront travailler à l'image d'un directoire urbain et les habitants attendront leurs communiqués officiels.

## Depuis l'eau jusqu'à la ville

Je crains de poursuivre de telles réflexions et de me transformer en « gâcheur-de-plaisir » face à la légitime satisfaction des gens de Chamis. Mais ce sont mes propres interlocuteurs qui alimentent le débat avec leurs doutes. Nous parlons de l'eau potable.

**« Nous sommes allés à l'Hôpital de Cajamarca, à CARE, pour demander qu'ils nous aident à obtenir l'eau potable. Ils nous ont dit que oui, qu'ils pouvaient collaborer, mais que nous devons rassembler nos maisons pour que ce soit possible, que sinon ils ne pourraient rien pour nous. Alors, nous avons réfléchi et vraiment nous ne sommes pas encore convaincus. »**

Nous y sommes. Voilà que se manifeste très clairement le fil conducteur qui, en cachette, a inspiré toutes les actions entreprises depuis le premier magasin communautaire : faire du village dispersé un centre urbain.

Peut-être aucun professionnel n'a-t-il sciemment voulu faire de Chamis un bourg. Mais les modèles techniques et mentaux qui ont inspiré leurs activités poussaient dans ce sens-là.

Alors que l'on bâtissait le Centre Communal, les paysans demandèrent pourquoi il fallait faire des toilettes de ce genre puisqu'il n'y avait pas d'eau et l'ingénieur répondit : « **il faut d'abord construire et, ensuite, on amènera l'eau** ».

Alors qu'ils tassaient leurs conférences, les professionnels de la santé introduisirent des sujets relatifs à l'hygiène personnelle et à la contamination de l'eau, et ils les traitèrent suivant le concept urbain.

Et ainsi de suite. Une fois adoptés la conviction et le besoin d'avoir de l'eau au robinet – et si possible de l'eau potable –, surgit l'exigence de rassembler les maisons pour rentabiliser cette infrastructure.

## **Des ruines urbaines... avant de naître**

Cette vision du Centre Communal comme vitrine de la ville n'est pas un mirage, une chimère née dans ma tête. Malgré la jeunesse de ses bâtiments, l'endroit a déjà des ruines prêtes à témoigner des différentes tentatives pour créer là un mini-bourg.

Le PPEA a effacé toute trace de l'ancien Poste Sanitaire inachevé, qu'il a remplacé par le nouvel immeuble. Mais, à droite et à gauche de celui-ci, gisent encore les cicatrices des pressions internes et externes en faveur de l'urbanisation.

A côté de la Station Météorologique Centrale, entre le Centre Communal et le moulin, l'œil est attiré par une grande plaque de béton hérissée de tiges de fer entrecroisées, elle repose sur une fosse que les pluies viennent remplir d'eau sale : c'est un réservoir abandonné.

**« Nous ne nous en servons pas ; nous réfléchissons pour savoir comment l'utiliser par la suite. »** Vus le prix élevé du ciment et les difficultés pour en obtenir, les paysans se sentent obligés de mettre cette ruine à profit d'une manière ou d'une autre. Mais, comment est-elle arrivée ici ?

A la fin des années 70, vers 1979-1980, les fonctionnaires du Ministère de l'Agriculture, venus faire construire des terrasses agricoles, obtinrent un budget pour un réservoir d'eau à quelques mètres en-dessous d'une petite source.

Afin de ne pas perdre ce cadeau, les paysans travaillèrent à creuser la fosse et à construire ses parois imperméables. Sur le côté, on coula la plaque de couverture, grosse et lourde, toute en béton armé.

Cependant, le destin avait décidé que l'heure de Chamis-bourg n'avait pas encore sonné. Pendant la manœuvre de pose de la plaque sur le réservoir, celle-ci tomba et se cassa ! La construction vint grossir le catalogue des bonnes intentions ratées.

Bonnes intentions ? Quel était le but final du réservoir ? A l'époque, il n'existait que le magasin communautaire, le dépôt et le four construits par la coopérative en 1978.

S'agissait-il d'eau pour intensifier des cultures ? Pourquoi alors un ouvrage aussi coûteux ? Existait-il déjà une idée de centre urbain ? Mes interlocuteurs ont du mal à se rappeler. Ils savent que le village n'était pas d'accord. Eux, ils auraient préféré employer les matériaux à un début de construction d'une école. Mais le budget était déjà assigné pour un réservoir et il était impossible de changer, ou d'arriver à un accord avec les fonctionnaires.

De fait, l'accord avait été passé entre le ministère et la coopérative, pas avec la communauté : **« à cette époque-là, je ne savais pas très bien ce qu'ils voulaient faire, je ne faisais pas partie des équipes dirigeantes ».**

Les équipes dirigeantes ? Pour nous parler d'elles, il y a une autre ruine, une maison à moitié détruite et abandonnée, à peine quelques pans de murs qui se dressent au bord de la route, peu avant d'arriver au magasin communal lorsque l'on vient de Cajamarca.

C'est la maison d'un particulier. D'après les amis paysans qui m'en parlent, elle a été construite là avant 1985, par un dirigeant. L'histoire de cette maison est riche en leçons.

Dans ces années-là, alors que la majorité des gens de Chamis réclamait que la coopérative soit transformée en « communauté paysanne », quelques dirigeants avaient un projet différent. Ils proposaient que tous les habitants regroupent leurs maisons ici, à l'endroit de l'actuel Centre Communal, pour y vivre et, de là, aller cultiver leurs champs, chacun à son compte.

Pour donner l'exemple et convaincre les autres, un dirigeant bâtit sa maison, qui devait être la première. Mais Chamis commença à soupçonner quelque chose de pas très net parce que, parallèlement, la même personne prétendait se faire reconnaître des titres de propriété individuelle sur l'ancienne maison de maître et sur les bonnes terres irriguées qui l'entouraient. Tous pensèrent qu'il voulait profiter d'eux. Ils se disputèrent. Pour abattre le moral de ses opposants, le dirigeant détruisit la maison et partit à la ville.

Il y partit ou il y revint ? Ce n'est pas pareil.

Au fur et à mesure que la conversation se prolonge, de nouveaux éléments surgissent pour étoffer cette affaire.

Il ne s'agissait pas d'un dirigeant quelconque. Il avait toujours été, d'une manière ou d'une autre, le représentant de la ville dans Chamis. Il avait fait des études, il avait été fonctionnaire du SINAMOS. Lorsque la réforme agraire transforma l'hacienda Chamis en coopérative et que celle-ci s'intégra dans la SAIS Atahualpa, il devint sous-administrateur de la SAIS pour Chamis. A présent, il vit en ville et il est un des leaders du groupe d'habitants qui veulent empêcher que Chamis ne devienne une « communauté paysanne », alors qu'il ne manque plus que quelques dernières démarches pour y arriver.

Avec ces informations, je m'imagine bien des scènes et bien des attitudes. Pour les fonctionnaires de toutes les époques, c'était une vraie chance de trouver à Chamis un interlocuteur qui comprenne leur langage, leurs propositions ! De trouver un interlocuteur qui soit un leader afin de transmettre aux villageois et de les convaincre ! Le rêve de tout technicien n'est-il pas de « détecter des leaders » susceptibles de l'aider à mener à bien ses programmes ? (Et c'est cela même que fait le PPEA lorsqu'il engage des dirigeants de Chamis comme ouvriers-promoteurs.)

Et quelle chance pour les paysans d'avoir un dirigeant qui sache traiter avec des ingénieurs et les docteurs ! Un dirigeant qui comprenne ces gens-là et qui puisse tirer quelque chose de la ville, qui connaisse les affaires du progrès !

**« Moi, j'avais alors compris qu'il s'agissait de quelque chose comme une petite bourgade, avec une rue et des maisons, et que nous allions tous vivre Ici. »** Ce dirigeant-là ne vit plus à Chamis, mais elles restent bien vivantes les illusions introduites par lui et par d'autres, depuis l'ancien maître d'hacienda et son modèle de maison de maître jusqu'à l'ingénieur du PPEA et ses waters sans eau ; Chamis-bourgade, Chamis-miniville avec sa clientèle de hameaux périphériques.

## L'exemple de Lucmacucho

Comment ne pas penser qu'il s'agit là d'un des principaux impacts de nos projets de développement, de nos propositions et de nos aides ? De nos propres besoins de fonctionnement aussi. Ce que j'imagine ici pour Chamis est déjà arrivé avec

le siège principal du PPEA, à Lucmacucho, dans la partie basse de ces versants montagneux qui s'élèvent à l'ouest de Cajamarca.

Lucmacucho était un bâtiment du Silvo, avec des ateliers de formation à l'artisanat. L'Université le proposa au PPEA pour ses bureaux. Le Projet exigea aussitôt sa mise en conditions afin de pouvoir mieux y travailler : réparation de la route à Chamis afin de faciliter l'accès à la campagne, électrification pour que puissent fonctionner les différentes machines de bureau, téléphone pour pouvoir communiquer rapidement avec toutes sortes d'institutions...

Ces conditions de travail furent obtenues peu à peu, mais est-ce un hasard si, parallèlement, tout le trajet entre Cajamarca et Lucmacucho et ensuite la frange au-dessus de Lucmacucho ont été divisés en lotissements et se sont urbanisés ? Est-ce là le résultat d'un travail en faveur des écosystèmes andins ?

## L'environnement et l'urbanisation

Pourquoi tant de remises en cause à propos d'un bâtiment aussi simple que le Centre Communal de Chamis ? Qu'y aurait-il de nuisible dans ces éventuels processus d'urbanisation rurale ? Ne cherchons-nous pas justement, depuis des décennies, à former à la campagne des établissements humains auxquels il soit possible d'apporter différents services pour améliorer ainsi les conditions de vie, la santé, l'éducation, l'organisation, et tant d'autres choses ?

Le PPEA est un projet chargé de trouver des idées et des méthodes de travail qui servent à protéger et à rendre la vie aux écosystèmes des versants andins. Alors, nous ne devons pas seulement essayer d'apprendre de lui ce qui peut sembler nouveau et sérieux ; nous devons aussi profiter de lui pour regarder avec d'autres yeux tout ce que nous avons l'habitude de faire sans nous poser de questions. La présence du PPEA au Centre Communal Chamis peut nous montrer certains vides de nos actuelles stratégies.

Alors que nous passons notre temps à essayer de trouver des solutions pour la régénération de la flore, des bois, de la faune, des sols, des climats, etc., nos conduites et nos pratiques induisent parallèlement des logiques qui mettent peut-être en péril les écosystèmes andins.

Le besoin de Chamis en eau se convertit en exigence de regroupement en bourgade. Les besoins de route, électricité et téléphone entraînent (accélèrent ?) l'urbanisation de Lucmacucho. Mais les choses ne s'arrêtent pas là. Bientôt il en faut encore plus.

Avec la création de bourgs et de villes naissent de nouvelles rivalités avec la campagne pour l'utilisation de ressources clés comme l'eau, les matières combustibles, la terre, etc. Le développement urbain du bas-versant accroît les besoins en eau et fait déjà pression sur le haut-versant, avec des conflits entre Lucmacucho et Chamis. Demain, il y aura des affrontements entre le nouveau centre de Chamis et les chacras paysannes pour définir les priorités d'usage de l'eau. Les chacras, et avec elles l'écosystème, finiront par perdre...

## Les cantons de l'Altiplano

Des expériences dans d'autres régions peuvent également inspirer bien des réflexions, remettre en cause bien des illusions.

Plusieurs professionnels du PPEA s'enthousiasment à l'idée du potentiel de ce Centre Communal Chamis pour articuler et organiser l'ensemble du bassin du San Lucas : « **il faut installer des bureaux pour prêter service aux hameaux qui veulent s'intégrer autour de Chamis** » ; « **ce serait un axe centralisateur pour une organisation inter-villageoise** ».

Mais nous avons vu, à bien d'autres endroits, le rôle profondément désintégrateur et fragmenteur que peut avoir la création d'agglomérations de type urbain.

C'est le cas de l'Altiplano bolivien et de son modèle d'urbanisation en bourgs. Non seulement ce dernier approfondit la séparation entre les « vecinos » (les gens de l'agglomération) et les paysans non intégrés à celle-ci, mais il amène chaque commune un peu grande à vouloir constituer son propre bourg, pour ensuite réclamer le titre de « canton » (et devenir une unité politico-administrative).

Combien de réseaux, combien d'organisations de travail, d'échange et de complémentarité, qui eurent leur importance pour rendre la vie possible sur ces hauteurs, ont ils été détruits ainsi par les rivalités et les luttes de la « cantonisation » de l'Altiplano !

## Un Centre : pour absorber ou pour servir ?

Chamis a maintenant son « Centre » Communal. Mais quel type de centre deviendra-t-il ?

Le style de distribution des salles dans l'immeuble principal reflète une conception administrative urbaine. Les pièces trop petites peuvent à peine servir pour qu'un fonctionnaire reçoive individuellement les pétitionnaires. C'est la mentalité « guichet » qui s'exprime là. Pire encore, la petite place si contestée se prête à ce que quelque autorité harangue ses administrés ou ses électeurs depuis le balcon. C'est-à-dire qu'elle reproduit le schéma de la ville qui réduit ses habitants à des individus isolés ou à une masse informe.

Pour être utile en termes d'administration communautaire et de démocratie communautaire, la construction aurait dû être assez différente, faciliter les débats et les activités en groupes, l'information et le contrôle de tout ce qui s'y passe de la part du « commun », la collaboration et l'articulation entre les différentes sortes d'autorités et d'organismes présents.

Au moment de se dire au revoir, les amis de Chamis me réclamèrent : **« Voyons si, à l'occasion, vous continuez à nous aider avec ces idées parce que nous ne l'avions pas vu comme cela ».**

A présent, je ne peux qu'ajouter, pour eux, pour des paysans d'autres régions, pour le PPEA, pour d'autres institutions et projets : Ne nous faisons pas trop d'illusions avec ces Centres. Réfléchissons-y un peu plus.

Le Centre Communal Chamis peut devenir une sangsue urbaine qui pompe les versants, l'écosystème, comme la maison de maître le faisait auparavant. Elle peut également être une base qui offre les services dont la concentration est vraiment nécessaire et qui, en même temps, rende la vie à l'ensemble des parties.

Ce sont les habitants de Chaimis qui doivent y penser et décider eux-mêmes. Pour cela, il serait utile qu'ils « visitent » le Centre actuel et qu'ils révisent l'histoire de chacune de ses composantes, depuis le bâtiment principal jusqu'aux ruines, en passant par la pépinière « centrale », le moulin « central », la Station Météorologique « Centrale ». Qu'ils se demandent, à chaque fois, pour quelle raison ils sont situés là, pour y faire quoi et pour servir qui... !

**6**

## **LA FABLE DU MODELE ECOLOGIQUE**

**Le lac de Mataracocha et la vision d'un témoin**





**« Si on parvenait à une gestion rationnelle du lac, cela pourrait servir de modèle à tout le pays. On atteindrait ainsi l'un des objectifs du Projet Pilote d'Ecosystèmes Andina. »**

Quand je lus pour la première fois cette phrase de Barbara Becker, l'« écologue » du Projet, au début de 1987, j'avoue avoir été très intéressé. Je me plongeais dans son rapport sur la Table Ronde du lac de Mataracocha.

Cela faisait déjà longtemps que, chaque fois que je recevais à Lima les nombreux documents que m'envoyait le PPEA, je les feuilletais à peine avant de les ranger. Surtout depuis cette première visite d'octobre 1986 où j'avais trouvé et affronté un projet à la dérive, paralysé par les luttes de factions et les problèmes administratifs.

Le travail qui se mettait en route autour du lac réveillait mon intérêt. Pourquoi ?

## **Une passion d'amateur**

Au fond du cœur de n'importe quel voyageur qui parcourt les pays andins et qui s'émeut face à la splendeur de sa nature, face au mélange de rigueur et de tendresse de ces paysages, une passion pour l'écologie tend toujours à s'éveiller.

Une passion souvent secrète. Passion d'amateur qui ne comprend pas grand-chose aux « écosystèmes » ni aux « processus dynamiques d'interrelations, de flux d'énergie et de matière » qui remplissent le discours des « scientifiques » de l'écologie. Passion également incommode, car il n'est pas facile d'être conséquent, dans le travail et la vie quotidienne de chacun, avec la défense et l'exaltation de cette nature andine.

L'écologie est donc, pour nous, l'art de s'occuper de la nature, d'en prendre soin, de la protéger, de l'embellir. Surtout dans nos pays, avec leurs Andes et leur Amazonie, où nous visitent tant de savants qui nous enthousiasment avec leurs chiffres et leurs comparaisons sur la richesse exceptionnelle que nous avons là. Notre région s'enorgueillit en effet d'avoir une des plus grandes diversités de la planète (et une des plus grandes abondances) de plantes cultivées d'origine locale, d'oiseaux et d'insectes, de microclimats et de « zones de vie ». Nous avons les canyons les plus profonds du monde, les fleuves les plus longs, les serpents les plus grands...

## **Cajamarca et la poésie de l'éco-développement**

Pour quelqu'un comme moi qui travaille sur le développement rural, Cajamarca est particulièrement stimulante. C'est un des seuls coins où, depuis plus de 20 ans, on essaie obstinément de tracer des voies vers un développement susceptible de respecter et d'enrichir la nature, vers ce que dernièrement on a commencé à appeler un « éco-développement ».

Les gens comme moi qui n'ont étudié ni la biologie, ni la géologie, ni l'hydrologie, ni la botanique, ni l'approche systémique, ou peut-être juste une seule de ces matières, se sentent impressionnés et émerveillés par des actions qui ont permis de récupérer et repeupler des versants dénudés, de faire revivre des sources au pied des reboisements, de recycler des déchets et de les transformer en électricité ou en potirons, d'aménager ce paysage de pierrailles et d'herbes maigres grâce à des fossés d'infiltration et des rangées d'arbres...

Surtout quand leurs promoteurs savent présenter ces mesures avec toute la poésie requise ! Quel rôle important ont joué pour le prestige de Cajamarca des formules magnifiques comme le « poncho vert » ou la « récolte de l'eau » ! Même l'expression locale de « système sylvo-agro-pastoral » évoque des images beaucoup plus bucoliques que l'officiel « système sylvo-agraire ».

## **Mataracocho : une chance pour le lac et pour le PPEA**

Les antécédents de Cajamarca, je les connaissais assez bien. Déjà en 1975, en tant que journaliste, j'avais été l'un des premiers à diffuser les travaux de Pablo Sánchez à l'université locale. En 1986, j'avais passé plusieurs mois à corriger, ordonner, prolonger et commenter les 4000 pages du Manuel Sylvo-agraire à travers lequel le SESA cherchait à systématiser sa trajectoire.

C'est donc pour cela que, malgré mes critiques à bien des aspects de cette nouvelle tradition de Cajamarca, j'étais très intéressé par ce qui commençait à Mataracocho. Il pouvait y avoir là une chance énorme pour tous.

Pour le lac d'abord. Grâce à l'apport de tant de gens d'expérience, il serait non seulement possible d'éviter une extraction sauvage et potentiellement destructive de la tourbe de ses fonds, mais peut-être trouverait-on aussi des voies qui le transforment en importante source de travail et de vie pour la zone.

Pour le PPEA également. Après tant de conflits internes qui l'épuisaient et qui frustraient toute tentative de collaboration institutionnelle, le lac de Mataracocho pouvait servir de moteur à la dynamique interne aussi bien qu'externe.

Pour les écologues et les scientifiques finalement. Le lac, en tant qu'objet autour duquel débattre, partager et travailler ensemble, pouvait être une bonne occasion de combiner leurs efforts et de continuer à avancer vers une vision et des compétences plus interdisciplinaires, plus globales.

Quant aux paysans, il est vrai qu'aucune demande d'appui pour une « utilisation rationnelle » du lac ne figurait dans la liste de leurs désirs recueillis par le PPEA au cours des premiers mois. Mais quelle belle occasion pour eux de confronter leurs expériences et leurs pratiques aux contributions des techniciens, au sein d'une action participative !

## **Une histoire de rendez-vous manqués**

Lorsque, vers le milieu de l'année 1989, nous avons commencé notre étude sur les apports de l'expérience PPEA, notre équipe pensa trouver dans le lac de Mataracocho une bonne opportunité pour réfléchir sur la dimension écologique du travail du Projet.

D'autant plus qu'en dehors de la collaboration inter-institutionnelle qu'il avait provoquée, le lac avait également rassemblé tous les Secteurs du Projet. Le Secteur « Ressources Naturelles » avait fait plusieurs études sur la flore et les autres ressources, et il avait lancé des travaux de contrôle de la ravine de Totoraconga. Le Secteur « Infrastructures » avait contribué à l'amélioration des vannes de la digue et à l'aménagement du Centre Communal tout proche pour qu'il serve aux futurs touristes. Le Secteur « Agraire » avait dirigé des essais de pisciculture, d'agriculture sur rives et d'utilisation des sédiments. Enfin, le Secteur « Services Sociaux »

avait conduit le processus d'organisation et de réglementation des usages du lac par ses bénéficiaires.

Cependant, sans pour autant nier les succès, le bilan que nous avons cherché à dresser finit par faire ressortir une histoire de rendez-vous manqués.

Il est vrai que les connaissances sur certains éléments de la végétation et du sol se sont accrues, que les paysans ont accepté d'assumer les ouvrages de contrôle de la ravine, que certains conflits entre les usagers de l'eau et entre ceux-ci et les riverains se sont amenuisés...

Mais la mobilisation initiale des institutions autour du lac s'était vite réduite à une simple collaboration sur des éléments ponctuels. Les poissons et les canards avaient diminué par suite des pluies abondantes et à cause d'un premier tourisme prédateur (un groupe de policiers venu de Cajamarca). En fait, bien peu de choses avaient changé dans la vie du lac malgré tant d'idées surgies trois ans plus tôt.

A dire vrai, les spécialistes n'avaient pas su travailler ensemble. Perdus dans leurs rivalités institutionnelles et dans leurs archétypes scientifiques. Mataracocho ne les intéressait que dans la mesure où chacun réussissait à y placer une de ses recherches ou une de ses recettes. Même les études techniques faites par le PPEA restaient sur le papier, dans les rapports, et ne débouchaient sur rien.

Dans ce contexte, la confluence des Secteurs du Projet devenait une simple juxtaposition de « paquets » : les uns avec leur contrôle de ravines, les autres avec leurs parcs flottants à poissons, d'autres avec leur Fonds Rotatif de semences andines, ou leurs normes organisatives...

Mais le pire rendez-vous manqué était celui avec les paysans. C'est à peine si on les avait écoutés.

Bien sûr, on tint compte de leurs réponses à des questions concrètes sur la culture du jonc matara ou sur les coutumes de distribution des eaux. Mais on n'avait peu ou pas réfléchi à tout ce qu'ils disaient à travers leurs actions, leurs pratiques, leurs débats, leurs conflits. On ne les avait même pas toujours compris ! Et pourtant, à leur manière, les paysans expliquaient là bien des choses au Projet.

Certains avaient coupé les arbres plantés quelques années plus tôt avec le SESA ou transformé les terrasses construites avec ce dernier. Cela aurait dû laisser entendre quelque chose sur la façon dont eux-mêmes voyaient les possibilités et impossibilités de régénération du bassin.

D'autres avaient bouché une entrée de la ravine pour la faire passer ailleurs et commençaient à cultiver l'ancien « fossé ». Cela aurait quand même dû signifier quelque chose sur leur manière de concevoir et de gérer ce que nous appelons érosion et régénération.

D'autres avaient donné aux policiers de Cajamarca la permission de pêcher les carpes des tests de pisciculture et de chasser les canards protégés par le Projet. Mais, plus tard, ils avaient interdit aux techniciens d'emporter quelques poissons. N'exprimaient-ils pas, là aussi, bien des choses sur ce qui est vraiment important à long terme, selon eux, pour le lac et pour le bassin ?

D'autres encore avaient accepté que le PPEA s'entremette et conduise l'organisation des usagers de l'eau et des riverains. N'offraient-ils pas ainsi leurs impressions sur les évolutions possibles de la zone et sur leurs propres limites actuelles à affronter certaines contradictions ?

## La mécanique du modèle

Malgré tant de limites et de rendez-vous manqués, j'avoue cependant ne pas m'être senti frustré à l'heure du bilan. L'expérience du lac de Mataracocho venait plutôt renforcer certaines réflexions et remises en cause que, depuis trois ans, nous développons toujours plus et auxquelles le PPEA lui-même avait grandement contribué, surtout par ses efforts de collecte et de remise en valeur des pratiques et connaissances andines, en collaboration avec le Projet Andin de Technologies Paysannes.

Je ne me suis pas senti frustré parce que, au lieu de chercher des coupables parmi ceux qui partagèrent le processus à un moment ou à un autre, j'ai vu dans Mataracocho une excellente illustration des dangers qui résultent du fait de vouloir construire des schémas-modèles d'écologie ou d'éco-développement.

Alors, j'ai regardé de nouveau le graphique que le PPEA avait préparé sur « l'écosystème lac de Mataracocho ». Il était dessiné selon le procédé classique : détecter-identifier les « composantes », les « biotiques » et les « abiotiques », ainsi que les facteurs externes, le climat.

Auparavant, ce qui m'avait séduit là-dedans c'était que cette identification devait ensuite permettre de connaître les interactions entre tous les éléments et donc de parvenir à une gestion intégrale qui ne détruise ni certaines parties, ni la vie de l'ensemble.

A présent, je commençais à me rendre compte de la façon mécanique dont on arrivait à proposer des « usages et interventions possibles par l'homme ». C'était facile : à chaque composant, on ajoutait quelques types d'activités.

A côté du dessin et numéro (14) de la « faune aquatique : poissons », on complétait avec un numéro d'activité (30), « pisciculture ».

Face au numéro (11) de la « végétation aquatique », on plaçait des actions : « production de fougères (azolla) : fourrage pour cochons d'Inde » (25) ; « production d'algues comestibles » (26).

C'est-à-dire que je retrouvais la même vision simpliste et mécanique qui guide les projets de développement lorsqu'ils font leur liste de « problèmes » et « besoins » pour élaborer ensuite leur programme de « solutions » et « actions » en fonction de chacun d'eux.

Je ne suis pas écologue et j'ai souvent du mal à comprendre le langage spécialisé de ceux-ci. Mais j'avais été attiré par leur discours sur le besoin d'un équilibre global des flux d'énergie entre les différents composants de l'écosystème sous peine d'appauvrissement et de détérioration de celui-ci.

Je redécouvrais à présent que, même si tout cela pouvait être utile pour essayer de quantifier apports et pertes d'énergie et de préciser d'éventuels correctifs, les débats de spécialistes de la célèbre Table Ronde de décembre 1986 s'enfermaient dans les mécanismes de transformation des énergies entre un composant et un autre mais qu'ils trébuchaient au moment d'atteindre une vision qualitative globale, une interprétation susceptible d'inspirer de futures décisions.

Il est utile de savoir que la tourbe résulte de l'action des rhizomes de la matara et que le poids du moissonneur de matara augmente la production de tourbe, mais est-ce suffisant pour s'orienter au sein de la contradiction entre un lac-

chacra cultivé comme il l'était auparavant et un lac-réservoir d'irrigation comme le réclament de plus en plus de paysans des hameaux situés en-dessous.

## **Les paysans et l'art de vivre ensemble**

Dans ce contexte ressurgissait mon vieux doute sur le grand oublié de tant de modèles et d'actions proposés de tous côtés par les écologues : l'homme.

L'homme existe bien dans le graphique du PPEA sur Mataracocha. Il a là son propre petit dessin, en train de récolter de la matara, et son numéro, le 17. Mais rien de plus.

Il semblerait que les modèles écologiques ont du mal à le tolérer. Et même, chaque fois qu'ils peuvent le faire, ils l'excluent : ils créent des réserves où il ne puisse pas intervenir, sinon de temps en temps pour consommer de la beauté, de la récréation et de l'éducation à l'environnement.

Pendant l'homme est présent dans Mataracocha. Il y est bien plus important qu'un simple « composant biotique ». Il est là avec toutes ses pratiques, ses besoins, ses croyances, ses conflits. Il y est en tant que « société ».

Et comme les modèles écologiques n'arrivent pas à bien le comprendre en tant que société et en tant que culture, ils essaient de le réduire à « composant biotique » au milieu des différents « flux d'énergie et de matière ».

La présence humaine dans l'écosystème peut-elle n'être comprise qu'à travers son impact sur les interactions physiques, chimiques et autres qui produisent des flux d'énergie ? Les objectifs (et derrière eux les « subjectifs ») et les intentions en fonction desquels une société locale se comporte au sein de son écosystème n'ont-ils donc aucun intérêt ?

Les modèles écologiques reconnaissent certainement la possibilité d'une importante action humaine, mais en tant qu'usage et intervention. C'est ce que dit le graphique : « usages et interventions possibles de l'homme ».

Mais seul peut « intervenir » qui est externe, C'est-à-dire que, finalement, l'homme est considéré comme étant externe à l'écosystème. Et puisqu'on ne peut pas empêcher sa présence, on prétend qu'elle soit, au moins, diriger et réglementer par ceux qui connaissent bien les flux internes d'énergie et de matière... c'est à dire les scientifiques !

C'est pourtant bien le PPEA qui, au cours de ces années, nous a aidé à dépasser cette vision. En se mettant à l'écoute des paysans (en dehors de Mataracocha), il a compris que ce que nous appelons écosystème est conçu par les paysans andins comme un être vivant, dont ils font eux-mêmes partie, et qu'ils se voient eux-mêmes comme vivant ensemble avec la nature.

C'est sans doute là une des grandes contributions du Projet. Nous avoir offert une occasion de commencer à comprendre que la culture particulière des andins comporte une vision écologique, une vision qui ne réduit pas la société au simple rôle d'usager ou d'intervenant sur la nature, une vision où la société fait partie de la nature. Nous avoir offert aussi une occasion de commencer à découvrir pourquoi et comment agit le convivant Homme au sein de l'écosystème, pourquoi et comment ce « vivre ensemble » s'est dégradé, comment il peut être rendu à la vie.



**7**

**LA FABLE DE LA SANTE ECOLOGIQUE**

**La santé c'est la famille**

**ou**

**chronique d'une recherche inachevée**





**« Les paysans nous ont indiqué que la pomme de terre et la quinoa sont “ familles ” et qu'aucun virus ne les attaque. »**

(information d'Humberto Caruajulca au cours d'une réunion de personnel du PPEA le 31 janvier 1986)

**« Et vous, comment faites-vous pour reconnaître vos enfants ? »**

(réponse d'un paysan à un technicien qui lui demandait comment il faisait pour reconnaître ses bêtes)

**« Le paysan va à un dispensaire lorsque le guérisseur lui dit qu'il a une maladie de Dieu et qu'il faut qu'il aille voir un médecin. »**

(« Inventaire et systématisation des maladies et de leurs causes au sein de la population de la zone de travail du PPEA » ; Anita Regalado Pastor)

Tout avait très bien débuté. Certes l'accouchement avait été dur, très dur, mais tellement stimulant !

Lorsque nous avons accepté la proposition du Programme des Nations Unies pour l'Environnement (PNUE, ou le PNUMA en espagnol, le Pérou comme on dit sur place) de faire une étude sur les apports du Projet Pilote d'Ecosystèmes Andins (PPEA) au cours de ses quatre à cinq années d'expérience sur les versants de Cajamarca, nous nous étions mis à la recherche d'une méthode différente.

Nous ne voulions pas d'une étude classique, aussi sérieuse qu'imbuvable. L'occasion nous semblait belle d'essayer de mettre en pratique un certain nombre d'idées sur la meilleure façon d'approcher une réalité.

Nous étions quatre : un agronome, un anthropologue, un médecin et un « communicateur ». Et avec déjà des années de travail en commun. Nous avons l'impression d'avoir réussi à forger une bonne dynamique d'équipe, d'avoir atteint une certaine compétence « interdisciplinaire » comme on dit. Au lieu de choisir la facilité et de nous distribuer le Pépéa en octroyant à chacun les matières de sa spécialité, nous avons choisi une voie plus laborieuse mais qui devait nous aider à construire une vue d'ensemble.

Il est vrai que chacun d'entre nous n'était plus, depuis longtemps, un « bon » professionnel dans sa propre branche, mais plutôt un marginal remettant en cause son savoir officiel et académique et faisant des incursions dérangeantes dans d'autres branches. Il était donc normal que nous profitions de ce que l'écologie prétend être une « science de synthèse » pour faire un exercice d'étude « dé-spécialisée ».

## **A la recherche d'une butte-observatoire**

Après avoir travaillé plusieurs semaines à recueillir un maximum d'informations sur le Pépéa, nous nous sommes enfermés dans une chambre d'hôtel de Cajamarca pour définir ce que nous allions faire.

Nous avons commencé par une liste de toutes les idées qu'il nous semblait utile d'approfondir dans les expériences positives et négatives du Projet : les rapports villes-campagnes, écologie-culture, recherche-développement. etc.

Ensuite nous avons discuté de la meilleure façon d'observer tout cela dans la réalité elle-même et dans le travail du Pépéa.

Que fait le paysan lorsqu'il veut jeter un coup d'œil général sur sa contrée ? Que fait le voyageur pour avoir une idée de la zone qu'il traverse ? Ils grimpent sur quelque butte, quelque éminence qui puisse servir d'observatoire et offrir la vue la plus étendue et élargie possible.

Nous avons donc décidé de chercher nous aussi des buttes-observatoires afin que notre étude soit le résultat de ce que celles-ci pourraient nous montrer.

Nous avons la possibilité de respecter au pied de la lettre cette image de butte-observatoire et de chercher les collines les plus apparentes dans la zone du Pépéa : le mont Huanunán, le mont Chamis, mieux encore le Secsemayo, également l'Apolina Huajchana et le Cajamarca. Et pourquoi pas un tour du côté du Hualgayoc ?

Mais nous n'étions pas de simples voyageurs. Nous étions là pour travailler les apports du Projet.

Alors nous avons choisi nos buttes-observatoires au sein des pratiques du Pépéa. C'est-à-dire que nous chercherions à interpréter l'ensemble à partir des différentes activités du Projet.

Notre première liste comprenait une trentaine de buttes-observatoires possibles. Nous en avons choisi douze afin de pouvoir nous occuper de trois buttes chacun. Le processus de sélection fut lent car nous avons trois critères à respecter :

- l'importance de l'activité dans le travail du Projet ;
- son potentiel à illustrer et enrichir les vingt et une idées/axes déjà recueillies et que nous avons maintenant baptisées « lignes d'interprétation » ;
- son intérêt pour chacun des quatre styles de public prioritaires (paysans, techniciens de terrain, institutions et chercheurs).

C'est ainsi que nous avons débouché sur nos douze observatoires. Il y en avait quatre plutôt institutionnels :

- le PRODOC (Document de Projet, c'est-à-dire la vie du Projet en soi),
- la politique d'études et de recherches,
- la politique de formation,
- la politique de rapports avec les paysans (avec le Conseil Technique comme « butte »),

Quatre autres étaient plus liés à la nature et au travail des paysans et du Projet avec elle :

- la Banque de Graines (et à travers elle toute l'agriculture),
- la douve du foie (et, à travers ce parasite, tout ce qui concerne l'élevage),
- le bois de Hualangos (et ainsi toutes les affaires forestières),
- le lac de Mataracocha (et donc toute la politique de conservation écologique).

Les quatre derniers pouvaient être considérés comme étant plus « sociaux » :

- le Poste Sanitaire (et toute la santé humaine).
- les écoles rurales (et toute la campagne d'éducation à l'environnement),

- le Centre Communal Chamis (et tous les ouvrages et constructions),
- le conflit de délimitation entre Caruaquero et Chamis (et toute la politique sociale et organisationnelle).

Il ne nous restait plus qu'à choisir chacun nos trois buttes-observatoires personnelles. En vérité, nous étions à la fois satisfaits et inquiets. Satisfaits et presque orgueilleux de la voie que nous avons adoptée. Mais inquiets aussi à cause de la nouveauté et des difficultés. Ainsi, par exemple, la lenteur administrative des rapports avec le lointain Pénouma de Nairobi avait déjà rendu impossible le simple fait que nous puissions travailler tous ensemble, en même temps.

Le « travail en équipe » risquait donc de se transformer, une fois de plus, en une simple addition d'efforts individuels. Il nous faudrait atteindre chacun de notre côté une vision d'ensemble, car nous n'aurions plus l'occasion de l'élaborer en commun.

Mais les dés étaient jetés. Il faudrait donc garder du temps pour un travail final de révision et d'harmonisation des douze buttes-observatoires afin de donner une unité à notre étude. On verrait bien.

## **Buttes-observatoires et sujets**

Nous avons commencé nos observations.

Chacun à sa façon et à son moment, nous avons grimpé sur nos buttes et nous nous sommes consacrés à regarder ce que nous découvrons de là.

Bien des choses. Comme nous n'étions pas des évaluateurs, nous n'avions pas à nous enfermer dans les pratiques elles-mêmes du Projet, dans la satisfaction ou non des objectifs et des intentions. Sans pour autant négliger la vérification de tous ces éléments, nous cherchions plutôt à ressentir ce que pouvaient nous dire toutes ces expériences, ce qu'elles pouvaient nous apporter, à nous et aux publics prévus.

Nous nous efforcions de jeter un regard critique. C'est-à-dire que nous nous efforcions de discerner les potentiels et les leçons sur des points où les résultats apparents étaient encore limités, et de vérifier la cohérence entre pratiques et approches sur des réalisations supposées être des succès.

C'est ainsi que, bien que le Pépéa n'ait pas réussi à « résoudre » le « problème » de la douve du foie et de ses dégâts pour l'élevage local, les tentatives successives étaient riches en leçons et en éventuelles alternatives pour l'avenir.

C'est ainsi que, malgré les multiples faux-pas de la recherche écologique sur le lac de Mataracocha, nous trouvions là des pistes pour mieux comprendre le divorce entre l'écologie scientifique et l'écologie paysanne et pour en arriver peut-être, un jour, à un dialogue entre les deux.

C'est ainsi qu'au delà de l'activisme déployé autour des écoles rurales et de la succession d'enthousiasme et de désenchantement, nous avons recueilli des indices d'une vision plus claire sur le système éducatif paysan et sur son rôle dans l'écosystème.

C'est ainsi que, derrière le succès apparent du Centre Communal Chamis, nous avons retrouvé des déviations et des dangers qui ne sont pas indifférents pour la vie et survie de la zone.

C'est ainsi que...

Cependant, lorsque nous réussîmes à rassembler la presque totalité de nos manuscrits, nous nous sommes aperçus que nos années d'études et de travail au sein du moule académique n'étaient pas passés par là en vain et que les vieux démons resurgissaient à la moindre négligence.

Ce que nous avons fait était sans aucun doute intéressant, mais nous étions retombés dans les normes habituelles. Nous avons réduits nos buttes-observatoires à de simples sujets.

C'est-à-dire qu'une fois grimpés sur la butte qui devait nous servir à voir l'ensemble, nous nous étions intéressés à la butte elle-même, ce qui est normal, mais nous avions oublié de reporter le regard au loin et de contempler le paysage. Notre vue ne s'était fixée que sur ce qui était sous nos pieds.

Un voile de brouillard, le filtre académique et professionnel, nous avait empêché de promener nos yeux plus bas et plus loin. Tout au plus avions-nous pu diviser, depuis notre observatoire ponctuel (le sommet), l'ensemble de l'activité correspondante (le reste de la butte) : la santé humaine depuis le Poste Sanitaire, l'agriculture depuis la Banque de Graines...

Il fallut recommencer. Sans dédaigner les fruits de ce qui avait été fait, et en fonction des délais qui pressaient de plus en plus, nous dûmes monter à nouveau sur nos buttes et essayer de regarder à travers le brouillard.

Et le brouillard n'était en fait qu'un mirage. Ce n'était pas un brouillard mais une sorte de rideau accroché là par la routine. Il était possible de le tirer ou de se pencher sur le côté et de scruter l'horizon.

Il ne nous était déjà plus possible de lever complètement ce rideau mais ce que nous avons quand même réussi à voir nous obligea à revenir à nos claviers et à refaire une nouvelle version de chacune de nos buttes-observatoires.

Il n'y eut pas alors d'autre moyen que de laisser tomber celle qui était la moins avancée (le conflit limitrophe Caruaquero-Chamis). Nous vîmes aussi que l'une d'elles (le Conseil Technique) était un peu forcée et s'intégrerait très bien dans l'ensemble de la vie institutionnelle (le Prodoc) : ce Conseil Technique est effectivement une créature du Projet pour ses rapports avec les paysans et non pas une instance naturelle et durable pour de tels liens. Nous avons de même fini par renvoyer les études sur le bois-taillis de Hualangos au sein des recherches en général.

Alors, nous avons tenté de tenir nos engagements et nous sommes parvenus à avoir quelques textes à réviser une dernière fois et à harmoniser entre eux. Il ne s'agissait que d'un ultime effort.

Les retouches finales de chaque chapitre furent, comme toujours, un mélange de plaisir et d'ennui. L'ennui des corrections. Le plaisir de découvrir un potentiel et d'aider à mieux l'exprimer encore.

S'occuper presque en même temps de plusieurs buttes-observatoires entraînait des modifications et des rajouts. C'était normal. Chacune offrait quelque chose de différent qui complétait ou interpellait les autres, mais à tous les coups les enrichissait.

Ainsi qu'il fallait s'y attendre, toutes ensemble elles offraient un panorama extrêmement complexe et stimulant, bourré de nouveaux apports et de nouvelles pistes.

Pendant, alors que nous avons cru que toutes ces contributions allaient s'additionner et se compléter, une étrange alchimie vint plutôt provoquer des visions différentes, pleines de figures qui surgissaient et se volatilisaient, pleines d'idées qui s'ébauchaient mais disparaissaient si l'on ne s'y consacrait pas immédiatement.

Nous vîmes alors que nous ne faisons là que commencer à effleurer le résultat principal de l'action du Projet.

Au lieu de prendre une recette écologique et de l'appliquer schématiquement à une zone « représentative » afin d'en tirer un « modèle à suivre », le Pépéa avait préféré s'insérer dans une réalité concrète et en vivre toutes les expériences et les contradictions en profitant simplement de son caractère de « projet pilote » pour se doter au mieux de capacités d'étude et de débat peu accessibles aux projets habituels.

Il avait enregistré du mieux qu'il le pouvait chacun des balbutiements, des discussions, des bagarres, des passions vécus au cours de sa rencontre avec la zone et les paysans.

Le résultat le plus porteur, le plus riche en enseignements, ne venait donc pas de telle ou telle étude, de telle ou telle activité, de telle ou telle tentative de formuler une connaissance ou une méthode, sinon de cet ensemble, de ce vécu global.

C'est grâce à lui que commençaient à s'imposer à nous de nouvelles images sur un certain nombre d'aspects auxquels nous nous intéressions depuis quelques années, comme la question de la « santé de l'environnement ».

## **La santé de l'environnement.**

Il y avait déjà eu des avertissements qui auraient dû nous rendre plus attentifs et plus pensifs. Avec Hualangos, nous avons vu que ce qui est appelé « bois » ou « forêt » par les spécialistes n'est pas considéré par les paysans comme une « forêt » ou une plantation, mais comme un taillis cultivé, une sorte de « chacra » forestière ; nous avons ensuite découvert à Mataracocha que le lac était également une « chacra ».

Mais nous avons laissé la question en l'état. Nous attendions d'autres occasions et d'autres horizons pour la reprendre.

Les choses commencèrent concrètement de la manière suivante,

Dès nos séances de préparation, nous avons ressenti le besoin d'approfondir les rapports entre santé humaine et santé de l'environnement. Nous les avons inclus dans nos « lignes d'interprétation ».

C'est pour cela qu'au lieu de reprendre le discours déjà classique de la « médecine andine » qui nous aurait amené à pester contre les médecins et leurs remèdes chimiques et à admirer l'appui du Pépéa aux soins par les plantes locales et son rapprochement avec les guérisseurs, notre approche de la butte-observatoire Poste Sanitaire cherchait surtout à re-situer la santé humaine au sein de la santé de l'ensemble.

Il n'y avait là rien de nouveau. A Cajamarca même, il existait déjà tout un discours sur la santé de l'écosystème. Ce qui n'empêchait d'ailleurs pas de retomber immédiatement dans les vieilles pratiques curatives et préventives des maladies, pratiques agrémentées de quelques ingrédients locaux pour rendre plus attrayant le « paquet » international de Soins Primaires de Santé.

Cependant, au sujet d'un diagnostic des professionnels du Pépéa, en 1988, sur la santé dans la zone du Projet, le manuscrit de notre butte-observatoire se demandait :

**« Toute la culture forgée par le paysannat andin au cours des siècles (surmontant toutes sortes d'obstacles, naturels ou provoqués par l'agression socio-culturelle coloniale) ne forme-t-elle pas une infrastructure sanitaire qui mérite d'être connue et évaluée avant de la déclarer inexistante ?**

**Qu'en est-il des connaissances et pratiques communautaires, familiales et individuelles qui permettent au paysan d'utiliser son terroir (et plus précisément sa chacra) et son organisation pour produire et reproduire son existence ?**

**L'absence de médecin, infirmière, odontologue, etc., autorise-t-elle à affirmer que le Projet n'a pas de personnel en santé alors qu'il comprend des vétérinaires, des ingénieurs, des sociologues, qui réalisent diverses actions de protection de l'environnement global et sans lesquels il serait utopique de parler de santé ? »**

Révisant ensuite les activités décrites dans le dit-diagnostic, notre manuscrit proposait une vision discordante de celui-ci :

**« Les techniciens de terrain manifestèrent dès le départ leur intérêt pour la protection et régénération de l'environnement, bien qu'ils ne faisaient pas le lien avec la santé. Cette dernière n'apparut que plus tard lorsque, face aux demandes paysannes de soins pour les maladies humaines, on commença à parler de " santé " mais en conservant la séparation entre soins de l'environnement et santé (réduite à la lutte contre la maladie).**

**Cette vision dichotomique prédominera et amènera le nouveau personnel chargé des " soins de la santé " à mettre l'accent sur les " soins des maladies ", rendant encore plus difficile l'intégration des techniciens autour d'une conception écologique du processus santé-maladie.**

**En réalité, nous pensons que le diagnostic est extrêmement injuste et ne reflète pas ce qui se passait et se passe au sein du Projet dans le domaine de la santé. Un regard d'ensemble sur la pratique du PPEA révèle des apports substantiels – aussi bien de la part des paysans que des techniciens – afin de récupérer, de remettre en valeur et de développer des conditions génératrices de santé.**

**En sont un exemple les actions ayant trait à la protection, à la conservation et au développement de l'écologie rurale andine à travers la promotion des variétés andines et l'enrichissement du germoplasma local, le contrôle des parasites en élevage et en l'agriculture, l'utilisation et la transformation des ressources naturelles, la récupération de la couverture végétale des versants.**

**En sont un exemple les actions qui tendent à renforcer et à développer les formes d'organisation sociale du paysannat tout en respectant leur identité, leur autonomie dans la prise de décisions, ou bien les actions qui**

**s'efforcent d'aider à la reconnaissance et à la remise en valeur de leurs connaissances, techniques, critères culturels... »**

C'était bien joli. Quoi de plus normal que d'échapper à la confusion santé-maladie ! Quoi de plus louable que de re-situer la santé humaine dans celle de l'environnement !

Mais tout cela laissait supposer qu'aussi bien les paysans que les techniciens avaient agi en agriculture, en élevage, en reboisement, en conservation des sols, en organisation, etc., avec un ou plusieurs concepts implicites de ce qu'est la santé.

Si nous voulions être conséquents avec nous-mêmes, il nous faudrait faire une relecture de toutes ces pratiques depuis une approche santé.

Nous avons fait un petit essai avec l'agriculture et l'élevage.

Qu'avions-nous fait là ! Voilà que surgissait toute une série de nouveaux points de vue, de nouveaux angles pour éclairer et interpréter les événements. Il devenait possible de reprendre, sur des exemples agricoles ou d'élevage, tous les débats existants sur les politiques de santé humaine. Il s'avérait faisable d'utiliser ces mêmes exemples pour « sataniser » toutes les équivoques des pratiques médicales et paramédicales dans les montagnes andines.

Par exemple. Nous avons fait une lecture de l'évolution des activités et propositions agricoles du Pépéa à la lumière de son rapprochement progressif des connaissances et pratiques paysannes, des ressources génétiques locales, des stratégies culturelles existantes.

On pouvait la lire aussi à la lumière des concepts utilisés en santé.

A l'approche habituelle, celle de la prévention sanitaire considérée comme l'élimination des sources internes et externes de maladies, correspondaient les paquets du genre « semences libres de virus »

La médecine sportive et sa faim de compétitivité et de rendements avaient leurs pendants dans les obsessions pour créer des variétés améliorées de semences (irréproductibles sans appui extérieur).

La tendance à mesurer la santé de l'enfant suivant des normes universelles de taille et de poids s'exprimait, elle, dans les critères employés pour sélectionner, parmi les semences locales, les écotypes méritant une politique de divulgation.

La récente prolifération de banques de sperme et d'organes faisait penser à la proposition d'une banque de germoplasma.

La comparaison avec l'élevage était encore plus facile. Surtout avec les mesures vétérinaires.

Les vaccinations et dosages existaient dans les deux médecines.

Santé animale et santé humaine utilisaient toutes deux un système de promoteurs paysans.

Etc.

La réflexion pouvait facilement embrasser les trois activités à la fois.

L'enthousiasme pour les traitements à base de plantes locales se retrouvait dans les trois cas et s'articulait très bien à l'engouement de la Médecine Andine pour la pharmacopée paysanne.

La soif de connaître les systèmes paysans était présente dans les trois branches (agriculture, élevage, santé humaine) ; dans toutes les trois, il y avait eu

des études dans ce sens ; et toutes les trois retombaient ensuite dans l'offre de solutions-remèdes ponctuels aux problèmes-maladies.

Poursuivre l'analogie conduisait à ressentir le processus global du Pépéa comme la répétition des vices de la médecine.

Depuis l'Etude des Bénéficiaires faite en 1985, le Projet s'efforçait de connaître la réalité dans son ensemble, la situation telle qu'elle était vraiment. Un peu comme la médecine établit, théoriquement, qu'il n'existe pas des maladies sinon des malades, l'étude avait cherché à découvrir le patient tel qu'il est au lieu de se limiter comme bien des diagnostics de projets à détecter des problèmes-maladies.

Mais, de la même manière que la médecine a l'habitude de passer rapidement du malade à ses maladies et de proposer des solutions ponctuelles, afin de soigner ces dernières et d'éviter l'apparition de nouveaux maux, le Pépéa est rapidement passé de la connaissance du patient à un diagnostic de ses maladies (érosion, faible production, mauvaises semences...) afin de proposer des palliatifs pour chacune d'elles et pour celles qui pourraient encore surgir.

Nous aurions pu en rester à ce type d'analogies et en tirer de belles métaphores pour agrémenter nos textes. Mais il y avait plus encore, bien plus. Car les préoccupations suscitées par une pratique quelconque du Projet venaient jeter de nouvelles lumières sur des actions semblables dans d'autres branches.

En santé humaine, nous affirmions de plus en plus qu'au delà des maladies et de leur traitement, l'essentiel résidait dans la capacité d'adaptation et de transformation qu'ont la population et l'individu. Et qu'il n'y a pas de paramètre universel de taille-poids-âge mais plutôt une capacité à adapter la taille et le poids à la réalité concrète dans laquelle on vit, aux possibilités d'alimentation, aux besoins de travail.

N'était-ce pas précisément ce qu'étaient en train de découvrir les responsables des semences au Pépéa lorsqu'ils préféraient finalement pousser à la conservation et à la circulation in situ – dans chaque chakra et entre chacras – des semences de cultures andines, au lieu de chercher à les améliorer par des sélections ou manipulations externes ?

En agriculture, on remet de plus en plus en cause les paquets de la Révolution Verte, le simplisme de son approche productiviste, son caractère antiéconomique et/ou destructeur.

Les politiques de santé et de Soins Primaires ne représenteraient-elles pas une sorte de Révolution Verte, avec son « productivisme » et sa soif de « monoculture » de « variétés améliorées » ?

Cette mise en rapport entre les pratiques agricoles et d'élevage et celles de la santé humaine provoquait ainsi une avalanche de possibilités de réflexions et chacune d'entre elle méritait d'être suivie afin de voir où elle nous conduisait.

Mais, en même temps, cette observation simultanée des trois branches d'activité commençait à faire émerger une nouvelle piste. Il ne s'agissait plus seulement de jouer avec les conceptions des professionnels et autres agents externes à la réalité locale mais de découvrir ce que nous avions tant à cœur de comprendre : la vision des paysans eux-mêmes.



## La famille en tant que concept de santé

Le Pépéa avait voulu échapper au travail classique en santé préventive et récupératrice. Dès 1985 il avait proclamé le besoin d'approcher le « système paysan de santé ».

Mais chaque fois que les paysans exprimaient quelque attente en questions de santé, c'était toujours pour réclamer la construction de leur dispensaire, pour demander de l'assistance médicale et des sessions de formation.

Il y avait évidemment, comme dans tous les projets de ce genre, une incompréhension fondamentale. Pour eux, la « santé » c'est quelque chose à nous. Et eux, ils ont une conception différente pour laquelle il n'y a pas de mot que nous puissions traduire.

Les tentatives de peaufiner de grandes définitions sur le « bien-être » et autres formules du même acabit demeuraient également sans écho.

Soudain une piste surgit... de l'agriculture. Sur le seul exemplaire du compte-rendu méconnu d'une simple réunion du personnel, en janvier 1986, un membre de l'équipe d'alors avait mentionné une réponse paysanne bien étrange : **« La pomme de terre et la quinoa sont “ familles ” et aucun virus ne les attaque »**. La version n'était pas textuelle et l'idée était à moitié incompréhensible.

Elle n'avait pas été retenue par le Pépéa qui l'avait cependant, et heureusement, transcrite dans l'acte de la réunion.

Quelques années plus tard, en la lisant, elle nous a fait penser à ce que racontait, peu de temps auparavant, un collègue de Puno au sujet de la façon dont procède le paysan aymara avec un nouveau type de culture qu'il désire essayer : **« Une fois la semence acquise, on réalise une cérémonie spéciale (...) qui consiste à prendre le nouvel élément comme un être de plus qui s'incorpore à l'intérieur de la famille (quelque chose comme la bru, appelée “ yokcha ”). Il doit être intégré avec tout les précautions possibles à la vie familiale du paysan. »**

(« Technologies paysannes des Andes – Premier Séminaire – Atelier de l'Altiplano sur la remise en valeur des connaissances andines ». Oruro, Bolivie, juillet 1988)

Parallèlement, un document du Pépéa venait rappeler la coutume paysanne de parler des « maux de Dieu », maladies soignées par le médecin, ce qui laisse supposer qu'il en existe d'autres, celles de l'intérieur, qui sont soignées au sein de la famille nucléaire ou de la grande famille communautaire. Pouvait-on faire un distinguo entre les « maladies de Dieu », introduites par les blancs, incontrôlables par les paysans eux-mêmes, et les « maladies de la famille », celles qui peuvent être traitées au sein de la culture andine ?

S'y ajoutait également la nature du rapport entre les paysans et ses bêtes, celles-ci signifiant beaucoup plus qu'une production, beaucoup plus qu'un capital, étant plutôt ses enfants, étant « famille ».

Cette idée d'« être famille » ne pouvait-elle pas exprimer quelque chose du concept paysan se rapprochant de ce que nous nous essayons de dire dans nos efforts pour définir la santé de manière élargie ?

Et s'il en était ainsi, qu'est-ce que cela signifiait ? Qu'est-ce que « famille » pour le paysan ?

Tout cela ouvrait un vaste horizon. Tout cela ouvrait de nouvelles possibilités de dialogue avec les paysans, en vue d'en arriver à une meilleure compréhension à propos de l'agriculture, de l'élevage, de l'environnement.

L'accueil favorable reçu par certaines actions sur l'agriculture et les semences n'avait-il pas été rendu ainsi plus aisé par la perception progressive et intuitive du Pépéa d'un concept paysan sur la santé, un concept où ce qui importerait le plus, ce serait la capacité de reproduction, c'est-à-dire la faculté de travailler et de vivre ensemble au sein de la réalité existante, au sein de la « famille de l'écosystème ».

La confiance établie avec les paysans sur les questions sanitaires animales ne provenait-elle pas de ce que le Pépéa avait, d'une certaine manière, essayé de promouvoir des soins « en famille » au lieu de faire pression sur la productivité et sur les « remèdes de Dieu » ?

Ne trouvait-on pas dans la « famille » une piste pour dépasser un certain côté mécaniste dans notre vision actuelle des « équilibres » de l'écosystème ? Ce concept de « famille » ne pouvait-il pas nous fournir une ouverture vers les dimensions qualitative, affective, éthique des rapports entre les convivants pour une meilleure reproduction de l'écosystème ?

Même des choses apparemment aussi anodines que tout ce discours sur l'amitié dans les rapports entre paysans et techniciens du Pépéa nous donnaient un nouvel éclairage. Il était déjà évident que ces liens amicaux n'étaient pas suffisants. Mais n'étaient-ils pas conçus comme une épreuve pour voir si le Pépéa et son personnel étaient capables d'en arriver à des relations de « famille » avec les paysans ?

Fallait-il voir dans cette amitié une réussite à souligner ou fallait-il plutôt penser que le fait de ne pas avoir pu dépasser l'amitié pour parvenir à « être famille » était la preuve des limitations du Projet, de ce genre de projets ?

N'est-il pas vrai qu'il existe bien des exemples de communautés andines qui, après avoir observé durant des années les attitudes et comportements de certains agents extérieurs, leur ont proposé de se marier sur place afin d'« être famille » ?

## Epilogue

Malheureusement, que pouvions-nous faire à présent nous autres, la « bande des quatre », les responsables de cette étude ? Devions-nous considérer que celle-ci ne faisait que commencer ou garder tout cela pour une autre occasion, pour un autre effort ?

Car il ne s'agissait plus seulement d'harmoniser les parties et d'en faire une synthèse. Il eût fallu reprendre chacune de nos buttes-observatoires, tout regarder derechef à la lumière des nouvelles interprétations, des nouvelles pistes, retourner sur le terrain pour un lent processus de dialogue avec les paysans.

Par exemple, au sujet des ravines de Mataracocho, pourquoi les « fossés » des paysans ne seraient-ils pas de la « famille » et pourquoi les paysans ne chercheraient-ils pas à « vivre ensemble », à vivre le mieux possible avec ces fossés que les techniciens, eux, n'envisagent que comme des ennemis à éliminer !

Quant aux écoles rurales, le divorce ne provenait-il pas, finalement, de ce que les paysans désirent faire d'elles des « familles » pour enrichir leurs propres

stratégies et possibilités, alors que celles-ci veulent être des « patronnes » et se refusent au mariage avec l'éducation andine ?

Est-ce que la principale caractéristique de la « chacra » paysanne ne serait pas précisément le fait d'« être famille » et de « faire famille » ? La « chacra » ne serait-elle pas le symbole de la famille comme la maison est le symbole du foyer dans les sociétés occidentales ?

Que de choses pouvaient commencer à apparaître !

Mais, combien de brouillons avons-nous déjà écrit ! Certains manuscrits connaissaient déjà trois ou quatre versions différentes ! Qui accepterait de tout recommencer encore une fois !

Nous avons au moins essayé. Sans l'amplitude et la capacité suffisantes, mais nous avons fait quelque chose.

Au début de notre étude nous étions ambitieux. Nous avons fini par être dépassés. Alors, nous avons transigé. Nous avons goûté un bout du cadeau ainsi découvert, nous sommes quand même allés au delà des apparences.

Il reste à présent le défi, pour le Pépéa, pour nous-mêmes, de continuer à tracer cette route à peine ébauchée.



## ***ANNEXES***



## Annexe 1

# RENSEIGNEMENTS ESSENTIELS SUR LE PROJET PILOTE D'ECOSYSTEMES ANDINS (PPEA)

### Où

Le Projet Pilote d'Ecosystèmes Andins (**PPEA**) développe ses activités sur environ 7000 hectares, situés sur des versants érodés au sud-ouest de la ville de **Cajamarca**, à quelques kilomètres à peine de celle-ci, dans la province et le district du même nom. Cajamarca est au Nord du Pérou, sur la cordillère des Andes.

Cet espace, plus connu sous le nom d'un des villages paysans, **Chamis**, s'étend entre 2 750 et 3 700 mètres d'altitude et comprend trois zones agro-écologiques : les bas-versants, les hauts-versants et la **jalca**. Chacune de ces zones a ses propres caractéristiques agricoles et elles entretiennent entre elles de nombreux échanges de populations, de biens, de produits et de services.

L'endroit correspond à peu près au micro-bassin de la rivière San Lucas (également appelée Manzanas) et va des hauteurs de Secsemayo, Apolina Huajchana et Cajamarca pour descendre vers la localité de **Lucmacucho**, aux abords de la ville de Cajamarca.

Après plusieurs siècles sous la coupe du système d'**hacienda**, et plus spécialement d'hacienda donnée en fermage pour des périodes courtes, l'environnement est extrêmement détérioré, avec une couverture végétale minimum, des sols appauvris, des pluies mal distribuées. Ce processus s'est accentué au cours des trois dernières décennies du fait du morcellement des champs qui a augmenté la pression sur les sols et sur le milieu en général.

### Avec qui

Le PPEA travaille avec des hameaux ou **comunautés paysannes** qui composent cet espace.

Leur nombre varie car le Projet a progressivement étendu son rayon d'action depuis ses débuts en 1985 jusqu'en 1990. Il change aussi à cause des nombreuses évolutions qu'ont connues, au cours des dernières décennies, les noms et les limites de ces unités sociales et politico-administratives.

Les groupements actuels ne correspondent plus automatiquement aux haciendas antérieures à la réforme agraire de 1969. Une même hacienda peut avoir été divisée en deux ou trois : une communauté paysanne d'un côté et un hameau de propriétaires privés de l'autre, comme c'est le cas pour Secsemayo.

Selon les moments et les activités, une zone peut être considérée comme formant une unité en soi (appelée « secteur » ou autrement) ou bien comme étant comprise dans un ensemble plus grand, une communauté : c'est ce qui se passe avec May May, secteur de Chamis.

Certains ensembles sont en train de se désagréger, par exemple Porconcillo et Chillcaloma, alors qu'apparaissent par ailleurs des formes de regroupement ponctuel : Candopampa et Hualanga Alta ont le même Teniente Gobernador (paysan représentant le préfet).

Dans le langage du PPEA, ces ensembles peuvent être appelés indifféremment hameaux ou communautés. Bien peu constituent en réalité des Communautés Paysannes reconnues ou en voie de reconnaissance suivant la législation péruvienne contemporaine ; il existe également des organisations en Coopératives Agraires et en Groupements Paysans ; le reste est formé de propriétés privées (généralement toutes petites) qui sont socialement rassemblées en hameaux.

En dehors des bas-versants (plus proches de la ville de Cajamarca et dont la densité démographique est accrue) où commence une urbanisation progressive, l'habitat est généralement dispersé, chaque maison étant placée dans le principal champ de la famille.

L'unité la plus grande (qui occupe également le centre de la zone) est Chamis. Il s'agit d'une ancienne hacienda transformée en coopérative lors de la réforme agraire et qui cherche à présent à se convertir en communauté paysanne.

Certains hameaux ont formé des Rondes Paysannes, suivant en cela la tendance dominante des zones rurales de Cajamarca dans les vingt dernières années. Celles des bas-versants participent activement dans les organisations et fédérations paysannes de la province et du département et elles jouent un rôle important dans leurs instances dirigeantes. Il n'existe aucune organisation commune des Rondes dans le reste de la zone.

Les familles se consacrent à des activités agricoles et d'élevage essentiellement destinées à l'autosubsistance, avec quelques excédents pour le marché de Cajamarca. Celles qui peuvent en vivre sont peu nombreuses et la majorité (surtout à mesure que l'on descend les versants) a un travail stable ou éventuel dans la ville de Cajamarca ou dans d'autres contrées.

## Qui

Le PPEA est un projet pilote créé sous l'égide du Programme des Nations Unies pour l'Environnement (PNUE ou UNEP ou PNUMA, qui a son siège à Nairobi au Kenya) et il est financé par la République Fédérale Allemande.

Le Pérou en est le récepteur et partenaire. Les représentants directs des deux parties à Lima sont l'Institut National de Planification (INP) pour l'Etat péruvien et le Programme des Nations Unies pour le Développement (PNUD) en tant que responsable légal et administratif au nom du PNUE.

A Cajamarca, le PPEA fait partie (jusqu'en juillet 1990 où entrent en vigueur des Gouvernements Régionaux au Pérou) de la Corporation Départementale de Développement de Cajamarca (CORDECAJ), qui est l'organisme exécuteur. La place du PPEA dans l'organigramme de cette Corporation a varié au cours des années.

L'Université Nationale de Cajamarca (UNC) joue un rôle d'organisme associé et prend part au Directoire du PPEA.

Le Projet a un Coordinateur National nommé par la Corporation et un Assesseur Technique Principal (ATP) ou Chef de Projet, nommé par le PNUE.



Le personnel du Projet (30 personnes) est constitué de recrutés locaux à contrat limité ou de fonctionnaires détachés par la Corporation, mais, à la suite de nombreuses crises institutionnelles et économiques, il existe à présent un groupe de techniciens et d'employés directement engagés par le PNUE et payés par celui-ci ou par d'autres fonds étrangers.

En quatre ans, le PPEA a eu deux experts internationaux permanents et a reçu 16 experts pour des missions de courte durée.

Le PPEA a un budget national de fonctionnement qui, du fait de la crise du Pérou, s'est restreint essentiellement au paiement des salaires et à quelques petits investissements sur le terrain. L'autre budget est celui du PNUE (administré par Nairobi, le PNUD-Lima et l'ATP) qui sert au paiement des experts (permanents ou à court terme), aux recherches et études, à l'équipement, à des réunions et séminaires, à des publications, etc.

Le montant global des apports financiers du Pérou et du PNUE, pour les quatre ans allant de juin 1985 à mai 1989, est de 450 000 et 1 100 000 dollars respectivement. Il s'agit donc, pour chacune des deux parties, d'un projet relativement petit quant aux sommes annuelles engagées, mais d'un investissement très élevé au vu de la zone restreinte de travail.

Le Projet coordonne formellement ou informellement ses activités avec toutes sortes d'organismes (publics ou privés, de Cajamarca ou d'ailleurs). Des accords ont été signés et exécutés avec des administrations de l'Etat, des instances autonomes, différents projets et associations en tous genres.

## **Pour quoi faire**

Les objectifs du PPEA ont évolué au cours des années, implicitement ou explicitement.

Les objectifs spécifiques des débuts étaient :

- Faire prendre conscience à la population rurale de la zone du Projet du besoin de conserver et de protéger l'environnement.
- Conserver et améliorer les ressources naturelles renouvelables de la zone du Projet.
- Réduire les dangers écologiques qui menacent la stabilité et l'amélioration de la production agricole, animale et forestière dans la zone du Projet.
- Améliorer et augmenter la capacité du groupe-cible grâce à la transformation des produits de l'agriculture, de l'élevage et de l'artisanat domestique.
- Obtenir la participation effective et réelle du groupe-cible à toutes les activités du Projet.
- Utiliser les méthodes ainsi développées avec d'autres groupes-cibles, dans des régions aux écosystèmes similaires.

Quant aux objectifs ou résultats concrets attendus, les voici :

- Reboisement forestier du Projet, suivant les différents niveaux d'altitude, en accord avec les normes existantes et avec les possibilités et besoins du groupe-cible.
- Installation de pépinières d'arbres et d'arbustes.
- Réhabilitation de la zone du Projet, à travers sa protection contre les dangers écologiques, spécialement contre l'érosion.
- Augmentation de la production agricole et de l'élevage.

- Amélioration du savoir local et des technologies utilisées.
- Amélioration de la formation des promoteurs et des paysans de la zone du Projet, ainsi que des zones adjacentes.
- Formation du personnel de l'équipe du Projet.
- Installations de stations de surveillance météorologique.
- Etudes des problèmes écologiques et de développement, ainsi que des possibilités techniques productives qu'offre la zone centrale du Projet.
- Le Projet servira à démontrer les avantages d'un usage rationnel des écosystèmes andins, et pourrait donc avoir des impacts non seulement dans la région de Cajamarca mais dans d'autres, ce pourquoi seront organisés des séminaires et des cours pratiques.

## Comment

La structure interne du Projet comprend quatre Secteurs spécialisés qui ont leurs propres activités ou qui les coordonnent entre eux :

### Secteur des ressources naturelles

- herbier
- études agro-météorologiques
- conservation des sols et des eaux
- reboisement

### Secteur agricole et d'élevage

- cultures andines, avec banque de germoplasma, fonds rotatif de semences, champs semenciers, jardins potagers
- santé animale, cultures fourragères, promotion du petit bétail, introduction d'alpagas

### Secteur d'infrastructures et de transformation

- appui aux constructions (maisons communales, captations d'eau, écoles, canaux d'irrigation, locaux divers)
- artisanat domestique (tricot, confection, taille de la pierre, forge, vannerie, ferblanterie, poterie)

### Secteur social

- appui aux organisations paysannes (reconnaissance légale, formation)
- alphabétisation
- comptabilité rurale
- soins primaires de santé
- appui aux écoles rurales en éducation à l'environnement
- appui à l'auto-formation de l'équipe du Projet

Les principes essentiels qui guident les méthodes du PPEA ont également subi des changements car l'expérience fournissait de nouveaux enseignements. Pour ces quatre années, on peut signaler :

- Effort particulier de recherche, spécialement sur les aspects écologiques.
- Prendre pour base les demandes et besoins des paysans plutôt qu'une liste de solutions à mettre en marche.
- Refus de toutes sortes de donations pouvant déstabiliser les habitudes et les potentiels des populations ou de l'environnement (par exemple les dons d'aliments).

- Priorité aux enfants (dans les écoles rurales) et aux femmes, du fait de leur importance dans la vie sociale, économique et productive des familles.
- Etablissement de rapports de confiance et d'engagements réciproques avec les paysans, grâce à une politique d'Accords Francs avec les communautés et à leur supervision par un Conseil Technique composé des hameaux et du PPEA.
- Recours minimum aux investissements extérieurs et priorité aux ressources, aptitudes et motivations locales.
- Création et renforcement d'une dynamique de travail en équipe.
- Récupération, remise en valeur et réutilisation des savoirs et pratiques du paysannat.



## Annexe 2

### PERSONNAGES PRINCIPAUX DE CES FABLES ET RECITS

Les personnages de ces fables et récits ne sont pas seulement des êtres humains mais aussi des personnes juridiques ou morales, des entités culturelles de toutes sortes. Pour aider le lecteur à s'y retrouver dans le contexte local, voici – par ordre alphabétique – la présentation de quelques-uns de ces personnages principaux.

**Altiplano** Région des hauts-plateaux andins, à près de 3800 mètres d'altitude, dont la plus grande partie se trouve en Bolivie et la plus petite au Pérou.

**Aymara** Groupe ethnique et culturel précolombien (dont l'influence s'étendit sur une grande partie des Andes avant l'apogée quechua) qui est actuellement majoritaire sur l'Altiplano bolivien et péruvien.

**Cajamarca** Un des 25 départements du Pérou, situé au Nord de la Cordillère des Andes. La ville du même nom est sa capitale (préfecture) et accueille le siège du Projet Pilote d'Ecosystèmes Andins (PPEA). Chamis appartient au district du même nom et dépend donc de son Conseil Municipal.

**CARE** Organisation privée religieuse faisant un travail d'assistance sur la base de donations d'aliments en échange de travail dans des services de bien commun.

**Caruaquero** Localité (« communauté paysanne »), située au dessus de Chamis et qui en est limitrophe.

**Chacra** Nom quechua qui désigne la terre cultivée. Le terme a été repris en espagnol d'Amérique dans le sens général de ferme mais, pour les indiens, il signifie le lieu de la culture (dans une double dimension d'agriculture et de culte à la terre, avec ses rituels). Il s'agit donc d'un personnage à part entière de ces fables et récits.

**Chamis** Localité (village à habitat dispersé) et communauté paysanne proche de Cajamarca, sur les versants montagneux. Elle est au centre

de la zone de travail du Projet Pilote d'Ecosystèmes Andins (PPEA). Son nom est souvent utilisé par les gens de Cajamarca pour désigner la zone entière.

**Chamisse** Voir Chamis

**Chaquitacla** Véritable charrue manuelle, cet instrument pré-colombien est encore courant en zones d'altitude. Il utilise au maximum la force des bras, des jambes et du tronc du paysan.

**Chicha** Boisson fermentée à base de maïs, haricot, ou de toute autre production locale. La Chicha est souvent au centre des rites d'appartenance à une communauté, une ethnie, une famille.

**Communauté paysanne** La « comunidad campesina » désigne, dans les Andes en général, les villages, et plus spécialement ceux qui conservent des traditions de vie et d'organisation communautaire indienne. Au Pérou le terme indique que également un type d'organisation socio-économique officiellement reconnu par l'Etat.

**Composse** Il s'agit du compost, technique de transformation des résidus en terre végétale, qui a été introduit par les projets de développement. Des méthodes locales existaient souvent déjà pour produire de la terre végétale.

**Conseil de Voisinage** Le « Concejo Vecinal » vient d'être créé au Pérou comme une sorte d'organisme décentralisé des Municipalités, car ces dernières couvrent normalement un territoire assez vaste et ont peu de rapports avec leurs zones rurales.

**Cordeca** Voir CORDECAJ

**CORDE... / CORDECAJ** Les Corporations Départementales de Développement de...(nom du département) étaient des organismes de l'Etat péruvien chargés des projets et des investissements de développement dans chaque département. La CORDECAJ, parfois appelée cordeca, (Corporation Départementale de Développement de Cajamarca) correspondait au département de Cajamarca et elle était la responsable exécutive locale du Projet Pilote d'Ecosystèmes Andins, qui s'intégrait dans ses structures.

En 1990, toutes ces Corporations Départementales ont disparu pour laisser place à un « gouvernement régional ».

**EDAC** Equipe de Développement. Agraire de Cajamarca, organisation non-gouvernementale qui travaille dans une zone voisine du Projet Pilote d'Ecosystèmes Andins (PPEA).

**Gringo et Gringa** Nom utilisé dans toutes les Andes pour désigner les étrangers, spécialement les blancs, mais souvent aussi les nationaux blonds

**Hacienda** Domaine agricole plus ou moins grand, généralement formé par la spoliation (coloniale et postérieure) des terres des communautés indiennes.

**Hualango / Hualangos** Le hualango (*Mimosa revoluta*) est un petit arbre des Andes qui, comme la plupart des espèces forestières autochtones, a tendance à disparaître à cause de la forte demande de bois (principalement pour le chauffage et la cuisine) et des politiques de reboisement à base d'eucalyptus et de pins.

Le Bois de Hualangos est un ensemble de 16 hectares, situé à quelques 5 kilomètres de Cajamarca. Il forme une des dernières unités forestières autochtones cultivées par les paysans.

**INIAA** Institut National de Recherche Agraire, dépendance du Ministère de l'Agriculture qui est présente dans chaque département avec des stations expérimentales et des programmes

**INP** Institut National de Planification, institution ayant rang de ministère et chargée, entre autres, de coordonner et de surveiller la coopération technique internationale.

**Jalca** Dans l'étagement écologique vertical des Andes du Nord, ce terme quechua désigne la zone d'altitude où dominent les pâturages naturels.

**Lucmacucho** Ancien hameau sur le bas-versant des collines qui surplombent la ville de Cajamarca. Il est maintenant devenu un quartier sub-urbain de celle-ci, Le PPEA y a son siège.

**Mashua** Tubercule andin généralement destiné à l'autoconsommation.

**Mataracocha** Petit lac, probablement d'origine humaine, qui tire son nom d'une espèce locale de jonc, la matara.

**Pénouma** Nom que les paysans de Cajamarca donnent au PNUMA ou PNUE.

**Pépéa** Nom que les habitants de Cajamarca utilisent pour désigner le Projet Pilote d'Ecosystèmes Andins (voir PPEA).

**PNUD** Programme des Nations Unies pour le Développement. Il joue un rôle d'ambassade des Nations Unies dans chaque pays. Il

représente le PNUE (ou PNUMA devant les autorités nationales péruviennes.

**PNUE** Programme des Nations Unies pour l'Environnement, dont le siège est à Nairobi, au Kenya (Voir PNUMA, Pénouma et Younep). Il est l'inspirateur et le gestionnaire du Projet Pilote d'Ecosystèmes Andins (PPEA)

**PNUMA** Programa de las Naciones Unidas para el Medio Ambiente, sigle en espagnol du Programme des Nations Unies pour l'Environnement (PNUE) (en anglais : UNEP).

**Poncho** Pièce d'étoffe rectangulaire avec une fente au milieu pour y passer la tête. Elle sert de manteau aux hommes et a un tissu très dense afin de résister au froid et à la pluie.

**PPEA** Projet Pilote d'Ecosystèmes Andins, acteur principal de six de ces fables et récits, connu à Cajamarca sous le nom de Pépéa (voir l'annexe « Renseignements essentiels sur le PPEA).

**Puno** Département du Pérou, situé au Sud-Est du pays, à population majoritairement rurale et indienne.

**Quechua** Groupe ethnique et culturel précolombien dont l'influence s'étendit sur la plus grande partie des Andes avant l'invasion espagnole. Le quechua était langue officielle à l'époque des Incas. Les missionnaires catholiques l'adoptèrent pour évangéliser les indiens et élargirent donc encore plus son aire d'utilisation.

**Queñoa** Arbre autochtone des Andes, très bien adapté aux zones d'altitude. Le bois très solide de ses branches tortueuses est utilisé dans la fabrication de nombreux outils agricoles.

**Quinoa** Céréale autochtone des Andes, très riche en protéines, qui était un des aliments essentiels à l'époque précolombienne

**RFA** République Fédérale Allemande. Finance le Projet Pilote d'Ecosystèmes Andins (PPEA) depuis ses débuts, à travers le PNUE. Les experts permanents, les premiers experts à court terme et les étudiants et stagiaires étrangers sont de nationalité allemande.

**Rondes Paysannes** Les « Rondas Campesinas » sont nées à Cajamarca dans les années 70, comme un forme d'autodéfense contre les vols systématiques de bétail et de récoltes. Progressivement, elles ont ajouté aux rondes nocturnes de surveillance d'autres attributions comme l'administration de la justice locale et une sorte de gestion ou même de gouvernement des territoires d'un ou plusieurs villages.

**SAIS** Les Sociétés Agricoles d'Intérêt Social sont une forme d'entreprise créée par la Réforme Agraire en 1969 pour regrouper



différents domaines expropriés et conserver ou étendre leurs unités de gestion, tout en incorporant les villages alentours à certaines de leurs activités et à la redistribution de certains bénéfices.

**SESA** Servicio Silvo Agropecuario. Organisme créé il y a plus de 20 ans au sein de l'Université de Cajamarca (UNC) et qui réalise différentes actions d'écodéveloppement autour de la ville de Cajamarca.

**Silvo** Nom sous lequel les paysans de Chamis désignent le Servicio Silvo Agropecuario de l'Université (voir SESA).

**SINAMOS** Le Système National de Mobilisation Sociale est un organisme d'Etat créé au début des années 70 par le régime militaire de Velasco Alvarado, en complément de la réforme agraire. Il fut supprimé à la fin des années 70.

**Université** Voir UNC.

**UNC** Université Nationale de Cajamarca, organisme exécutif associé à la CORDECAJ dans le Projet Pilote d'Ecosystèmes Andins (PPEA). Est également à l'origine du Service Silvo Agropecuario (SESA), antécédent du PPEA dans sa zone de travail.

**Younep** Programme des Nations Unies pour l'Environnement (PNUE), dont le sigle en anglais est UNEP (qui se prononce « younep »).





# fph

---

bureau exécutif  
38, rue Saint Sabin  
F 75011 Paris  
téléphone  
1/43 57 44 22  
télécopie  
1/43 57 06 63  
e-mail  
[paris@fph.arstom.fr](mailto:paris@fph.arstom.fr)

siège social  
et bureau en Suisse  
Chemin de Longeraie 9  
CH 1006 Lausanne  
téléphone  
21/23 24 31  
télécopie  
21/23 57 00

maquette Vincent Collin